

*À la J. Mgr Duparc
La geibe qu'il a offerte à
La France.*

LES PETITS-FILS DE MONSIEUR DE LA VILLEMARQUÉ

*Le Livre d'Or
du Centenaire et de la Guerre*



13
928
v12

Souvenirs de Famille



POUR LE CENTENAIRE

DE

THÉODORE-CLAUDE-HENRI

Vicomte HERSART DE LA VILLEMARQUÉ

Membre de l'Institut de France

ET

A LA DOUCE ET SAINTE MÉMOIRE

DE SON ÉPOUSE

CLÉMENCE TARBÉ DES SABLONS

CET HOMMAGE

DE LEURS PETITS-FILS MORTS POUR LA FRANCE

HENRI BRÉART DE BOISANGER, Capitaine au 114^e d'infanterie
tué à l'ennemi, le 8 septembre 1914

AUGUSTIN BRÉART DE BOISANGER
Lieutenant de réserve au 19^e d'infanterie
tué à l'ennemi, le 17 décembre 1914

FRANÇOIS HERSART DE LA VILLEMARQUÉ
Capitaine au 124^e d'infanterie
tué à l'ennemi, le 19 février 1915

XAVIER HERSART DE LA VILLEMARQUÉ
Sergent au 116^e d'infanterie
mort pour la France, le 24 mars 1915.

PAUL HERSART DE LA VILLEMARQUÉ
Soldat au 106^e d'infanterie
mort pour la France, le 28 février 1915

THÉODORE HERSART DE LA VILLEMARQUÉ
Élève aspirant
mort pour la France, le 8 avril 1916

*« Et misericordia ejus a progenie
in progenies timentibus eum. »*

ALLOCUTION

prononcée par Sa Grandeur Mgr DUPARC

Evêque de Quimper et de Léon

au Service célébré le 15 Juin 1915, dans l'église de Sainte-Croix
de Quimperlé

Pour le Centenaire

du V^{te} HERSART DE LA VILLEMARQUÉ

Membre de l'Institut

et à la mémoire de ses petits-fils morts pour la France.

MES BIEN CHERS FRÈRES,

M. de la Villemarqué aimait à rendre hommage aux cendres des morts : « Je ne les ai jamais vu jeter aux vents, disait-il, par ceux qui fouillent nos dolmens, sans une impression pénible. Ces ossements furent ceux de nos pères. Ils méritent notre respect, à quelque époque qu'ils remontent, ils doivent être sacrés pour nous : après le culte de Dieu, il n'y a rien de plus élevé que le culte des morts. »

Avec quel frisson de fierté il eût accueilli, dans cette église de Sainte-Croix, les glorieux petits-fils dont les restes mortels dorment au loin, mais dont notre affection a tenu à évoquer ici la mémoire au centième anniversaire de leur grand-père, pour envelopper dans la même prière sa longue vie de mérites et leur carrière trop courte, débordante d'exploits chrétiens ! Quand mourut,

le 8 décembre 1895, le noble et saint vieillard que nous aimions, l'historien de notre province, la Borderie, écrivit que, pour la Bretagne, ce jour marquerait la date « d'un deuil national ».

Son deuil va se confondre avec celui de ses petits-fils. Ils sont morts en soldats, et tous nos deuils militaires sont nationaux.

Au cours d'une guerre où nos plus jeunes combattants ont si bien donné la réplique à leurs aînés, sur les champs de bataille, dans une ville où déjà toutes les classes de la société ont si vaillamment payé leur dette au pays, qu'il nous soit permis, sans séparer de la cause et de la gloire communes ces victimes choisies, de leur accorder dans cette église un hommage de famille plus intime, qui rassemble autour d'eux les cœurs de ceux qui les ont mieux connus et de placer sous le regard de Dieu et de la France, auprès du nom du grand chrétien qui fut Théodore-Claude-Henri Hersart de la Villemarqué, membre de l'Institut, le nom de ceux qui furent les fils de ses enfants, Henri et Augustin Bréart de Boisanger, François, Xavier et Paul Hersart de la Villemarqué, morts tous les cinq pour la Patrie.

Le plus souvent on meurt comme on a vécu, mes Frères. S'il y avait encore ici des jeunes gens, je leur dirais : « Tu es né chrétien, garde-toi bon chrétien. Tu seras plus sûr d'être toujours bon Français. Ne sois pas un timide : professe hardiment ce que tu crois : sois apôtre. Arme-toi de la vérité totale. Ne sois pas neutre. Sois un militant. Tu as des devoirs : remplis-les. Tu as des droits : défends-les. Mets toujours ta conduite d'accord avec tes principes. Dans toutes les situations du

monde, ces règles de vie sont applicables. A ton rang, dans ton pays, tu peux faire partie d'une élite et exercer ton influence, à la façon d'un apostolat aussi utile à l'Eglise qu'à la France. Cette manière de les servir n'est pas la moins féconde. Elle fournit tous les jours au pays des héros. »

Si les jeunes gens ne peuvent m'entendre, je livre ma parole aux enfants. Leur présence ici fera la joie du fondateur de leur école, pour lequel nous prions. Ils n'oublieront pas sa charité ni ses leçons. Et, s'il n'y avait pas d'enfants dans l'auditoire, c'est aux parents que je ferais mes recommandations, en leur rappelant que, dans une famille, l'éducation de l'enfant est presque toujours parfaite lorsque le père est à la hauteur morale de la mère, et que tous les deux sont de vrais chrétiens. Les souvenirs que nous invoquons, ce matin, en fournissent la preuve. C'est ainsi que les générations s'enchaînent en se ressemblant et que l'héroïsme des petits-fils est le couronnement magnifique des traditions de leurs aïeux.

Deux traits essentiels ont marqué la longue carrière de M. de la Villemarqué : la fidélité à Dieu et le dévouement à la Patrie. *Doue hag ar vro.*

Dieu d'abord ! Il aurait pu dire : « Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire. » On serait tenté de croire que ce qui domine dans sa vie, c'est la grâce et le charme et que son portrait d'enfant de chœur, peint par Couderc dans le tableau destiné à la chapelle des écoliers de Sainte-Anne d'Auray, du temps des Jésuites, avant 1828, symbolise bien son histoire, en le représentant agenouillé pour offrir des fleurs à la Sainte

Vierge. La vérité est que, sans aimer la bataille, il ne l'a jamais fuie. Sa pitié a été toute virile. Dans un siècle qui fit la guerre à son Dieu, il fut toujours un vrai fidèle, un fidèle militant, aimant l'Eglise avec une tendresse enthousiaste et prêt à la défendre jusqu'au sang. Très éclairé sur la religion et l'étudiant jusqu'à l'extrême vieillesse ; cherchant des lumières auprès des prêtres comme dans les travaux d'apologétique contemporains, ne cachant pas plus sa foi catholique à l'Institut qu'au milieu de ses amis, pleurant le crime de Renan et priant jusqu'au dernier jour pour son âme. Combien de fois cette église, dont il connaissait chaque pierre, l'a vu le matin recevoir avidement l'Eucharistie, le soir lire ou méditer longuement devant le Saint Sacrement ! Il s'y sentait chez lui, comme s'il avait coopéré à sa restauration. Et c'est devant cet autel, en face de la Vierge familière, auprès de cette crypte où il recherchait la trace des Gurthiern et des Gurloëz, qu'il venait puiser ses inspirations d'œuvres paroissiales, pour aider son curé à garder la foi dans les âmes de son pays, par la Conférence de Saint-Vincent de Paul, par le Cercle catholique, par l'enseignement libre et par les patronages. Si Ozanam et l'abbé Perreyve, qui urent ses hôtes, avaient pu vivre assez pour assister à l'épanouissement de ces œuvres, ils se seraient unis au comte de Mun pour rendre hommage à l'humble auteur de tant de bien discrètement accompli, qui ne tint à sortir de son humilité que le jour où, l'ordre ayant été donné aux fonctionnaires de l'État de s'abstenir de toute présence officielle aux processions de la Fête-Dieu, il revendiqua la liberté de sa foi en suivant le dais,

pour honorer plus hautement l'Eucharistie, sous le costume solennel des membres de l'Institut.

Le curé actif et reconnaissant avec lequel il rivalisa de zèle pendant dix années entières pouvait, en toute vérité, le jour de ses funérailles, le présenter à sa paroisse, non seulement comme « le père des pauvres », mais encore comme « l'homme de foi par excellence », et j'ajouterai comme le bon soldat de Dieu.

Il aima la Patrie du même cœur. Il n'eut pas à prendre part personnellement aux guerres de son temps. Mais on aurait trouvé en lui, le cas échéant, toute l'exaltation patriotique qui passe de l'âme de nos soldats dans la nôtre. Il aima passionnément la France comme une mère. Ses études mêmes l'y portaient. Croyez-vous que notre patriotisme breton, l'ardeur avec laquelle nous étudions notre petit pays, son sol, sa langue, ses monuments, son histoire religieuse et politique, son âme, nous empêchent de garder pour la grande Patrie l'amour unique auquel elle a droit ? Comptez nos combattants. Comptez nos morts. Quand l'auteur du *Barzaz Breiz* consacre sa vie à sa province mal connue et qu'avec Brizeux, Souvestre, Kerdrel, les frères de Courcy, Aurélien de Courson, la Borderie, Le Gonidec, il la révèle à la France et au monde, lui rend ses parures du passé, ses poèmes populaires, ses dialectes épurés, et ressuscite ses vieux saints, ses grands hommes, ses coutumes antiques, c'est pour mieux faire apprécier de la France cette Bretagne rebelle à la conquête, mais heureuse de l'union volontaire qu'elle a contractée. La Duchesse devenue Reine a bien le droit d'étaler les richesses matérielles, intellectuelles et morales qu'elle

apporte dans sa corbeille, et de montrer à la France entière ce que son domaine, aujourd'hui encore àprement convoité, ajoute au patrimoine national, en réclamant de plus l'honneur de ne se laisser surpasser par aucune autre province dans l'histoire qui se fait et s'écrit depuis l'union des deux pays.

La France paraîtra plus belle aux yeux de ses fils comme aux yeux de l'étranger, à mesure que les archives de ses provinces seront plus minutieusement dépouillées. C'est le mérite de nos savants de marcher à pas sûr dans cette voie. Leur patriotisme n'y perd rien. Ils sortent de leurs recherches pleins d'une foi plus profonde dans son avenir, avec des aspirations plus réfléchies vers une décentralisation modérée, avec un attachement plus filial à la France envahie, fiers d'avoir ajouté à son passé quelques parcelles de gloire nouvelle et contribué ainsi à lui préparer des destinées plus calmes et plus sûres.

Telle était l'âme de celui dont je parle. J'apporte ici écho de ses conversations pleines de confiance en Dieu et d'espoir dans la Patrie. Il eût tenu le même langage aux bons soldats de l'an 1914 et 1915, et il leur eût loyalement indiqué la source du patriotisme.

Pour lui, pour nous, la Patrie est la fille de Dieu. On n'est jamais trop chrétien, quand on veut être pleinement patriote. Le Père de la Patrie, c'est toujours Dieu. Il a créé la nôtre dans le sang et dans les larmes. De ses fils, il réclame pour elle la même fidélité que pour lui-même, hors le cas de conflit grave avec une loi formelle de l'Église. Le patriotisme, ainsi élevé par notre foi jusqu'à l'idéal surnaturel, commande plus impérieu-

sement le sacrifice et le couronne plus efficacement, de même qu'il soutient plus fortement les âmes et maintient plus généreusement l'union entre elles. C'est pourquoi le patriotisme breton a tant de simplicité, de discipline et d'endurance.

Ils l'ont montré, tous les cinq, les petits-fils du gentilhomme breton, qui, par leurs parents, ont reçu son empreinte fidèle :

Paul Hersart de la Villemarqué, soldat au 106^e d'infanterie, qui meurt à Verdun, le 28 février dernier, victime vaillante du combat des Épargnes, à l'âge de 22 ans.

Xavier Hersart de la Villemarqué, sergent au 116^e, qui meurt à 21 ans, le 24 mars 1915, à l'hôpital royal de Bruxelles, après avoir gravi sans se plaindre son calvaire de blessé prisonnier, pendant six mois, depuis sa blessure du 5 octobre, à Mireaumont.

François Hersart de la Villemarqué, capitaine au 124^e d'infanterie, « le brave des braves », au témoignage de ses soldats, le fervent de l'Eucharistie, tué à l'ennemi, le 19 février, à Perthes, à l'âge de 30 ans, en disant à son commandant : « Au revoir ! C'est pour la France ! »

Augustin Bréart de Boisanger, lieutenant de réserve. Il a une évidente vocation militaire. Sa santé le rejette dans la vie civile. Dieu l'y attend pour l'engager dans les œuvres catholiques agricoles et lui laisse le temps de fonder les Syndicats et l'Office Central, avec des amis qui furent pour lui presque des frères, non par le sang, mais par le cœur ; *non amici, fratres : non sanguine, corde*. Mais le salut de la Patrie est l'œuvre des œuvres.

Il court au front et tombe, à Oivillers-la-Boisselle, dans la nuit du 16 au 17 décembre, refusant « d'abandonner ses Bretons ». Il avait quarante ans. Le diocèse perd en lui le plus complet de ses hommes d'œuvres, et l'Évêque, le plus docile de ses fils. Puissent les mains qui recueilleront l'héritage de ses travaux, hériter aussi de son zèle, de son expérience, de son désintéressement et de sa foi ! Sur sa tombe, il suffira de graver une croix, avec trois mots : *Cruce, ense et aratro* : « Par la Croix, par l'épée, par la charrue. »

Enfin Henri Bréart de Boisanger, son frère, capitaine au 114^e d'infanterie, écrivain déjà puissant et remarqué, tué à l'ennemi, en pleine victoire de la Marne, le 8 septembre 1914, après avoir « exalté ses hommes jusqu'au sacrifice ». L'avant-veille, il avait écrit à sa femme une lettre admirable, qui lui donnait rendez-vous au Ciel.

J'offre cette gerbe d'âmes à la France au nom de la Bretagne. Puisse-t-elle en trouver beaucoup de pareilles, si l'holocauste doit se prolonger !

Dieu nous a glorifiés en faisant sa moisson. Il nous a pris des catholiques vertueux et qui eussent été prêts à mourir pour leur Foi aussi simplement que pour la Patrie. Voilà le sacrifice qui atteint vraiment toute son efficacité. Il présage sérieusement la victoire, car la sainteté et la pénitence y sont unies au courage. Il ne suffit pas à assurer l'entrée immédiate au ciel. Prions pour nos morts, même pour les plus saints, tout en nous réjouissant dans l'espoir qu'ils vivent déjà pleinement avec Dieu.

Une foule de mourants ne nous donneront pas la même sécurité. La grâce du champ de bataille, le voisinage du prêtre aidant, les sauvera pourtant, nous en avons la confiance, et leur dernière pensée se confondra dignement avec celle de leurs frères qui connurent mieux leur religion et qui comprirent plus nettement leur devoir de se repentir et d'expier.

Vos prières ne doivent d'ailleurs oublier aucune âme dans cette masse sans cesse accrue de victimes fraternelles. Réservez une place à part, dans votre memento funèbre, aux fils de votre cité. Ils doivent être plus près de votre cœur.

Les indulgences sont des richesses spirituelles trop peu exploitées. Essayez d'en gagner beaucoup, et soyez généreux dans leur application aux âmes. Inspirez-vous du dogme de la Communion des saints. Partagez avec vos frères. Si vous donnez, Dieu vous donnera. Il donne à l'Église. Il donne à la France. Il donne aux âmes. Il donne le pardon. Il donne la victoire. Il donne la gloire. Il donne la prospérité. Il donne la paix sur la terre et dans le ciel.

Adressez-lui la prière de Salomon. Demandez pour la France la sagesse. Il me semble que les héros d'aujourd'hui et le patriarche, qui aurait dans quelques jours cent ans, s'uniraient volontiers pour vous dicter ce conseil. Ils ajouteraient sans doute : « Dans la paix comme dans la guerre, renouvelez fréquemment votre alliance avec Dieu. Il n'y en a pas de meilleure pour le pays et pour vos âmes. »

HENRI DE BOISANGER

Souvenirs de la Guerre. - Extraits de ses lettres.

A ses Sœurs.

Parthenay, mardi 28 juillet 1914.

Je ne sais plus très bien à qui je dois une lettre ; et je vous ai à peine remerciées de votre envoi pour la Saint-Henri. Cela m'a amusé de revoir ce petit manteau que je croyais disparu et la jeune Cécile l'a arboré hier pour se protéger du froid, car nous avons un temps maussade avec un vent terrible et des averses constantes.

J'ai bien fait de ne pas prendre de permission en août, car j'aurais été rappelé. Parthenay, ville paisible, prend tout avec calme et le 114^e lui-même prépare paisiblement une guerre très douteuse, mais possible. Je ne crois pas à la guerre. Prise entre la Russie et la France, l'Allemagne doit être vaincue et Guillaume ne risquera pas sa fortune et son empire sur un coup de dés aussi hasardeux. Je crois donc au pacifisme du Kaiser, mais il peut être entraîné par l'Autriche.

Quoi qu'il en soit, nous avons du monde sous les drapeaux et la situation est meilleure qu'il y a trois ans ; je commande à de braves gens et on peut compter sur la vertu de notre race pour réparer les crimes du régime.

On rappelle les permissionnaires et les Vendéens rentrent assez navrés ; ils n'ont pas changé depuis 1793 et trouvent que la trêve des récoltes devrait être sacrée. — Triste temps d'ailleurs pour moissonner ; dites-moi si cela commence à Kerdaoulas et si on voit quelques perdrix.

Ici il y a beaucoup de gibier, et en me promenant à cheval, j'aperçois souvent des lièvres et des lapins qui font battre mon cœur de chasseur.

En nous promenant en auto, nous avons failli écraser une vingtaine de petits perdreaux affolés qui couraient devant nous pendant que leur mère les appelait en vain sur la lisière d'un champ de blé. Il nous a fallu descendre et les remettre dans la bonne voie...

Voilà mes nouvelles ; je voulais seulement causer avec vous sans trop vous parler de la politique intérieure et extérieure, car on est saturé de Serbie et de Caillaux. Ce régime sans gloire ne donne même pas la tranquillité morale à ses électeurs conscients et les numéros sensationnels se succèdent comme au Music Hall. — Où est la vieille France de Louis-Philippe qui s'ennuyait du manque d'imprévu ?

.

Comme je finis cette lettre, je vois les nouvelles très pessimistes des journaux. Ma pauvre petite Marie est à la fois bien vaillante et bien émue.

La situation est certainement très grave (tout en disant le contraire, je la voyais bien telle en vous écrivant). Ce matin, je me suis mis en règle et ai communiqué avec Marie. — J'ai pensé à vous, à papa et à maman, en demandant à Dieu, s'il faut marcher, d'être fidèle aux traditions de la famille et de conduire mes hommes comme papa ses marins en 1870.

Parthenay, 1^{er} août.

Il est possible qu'on mobilise ce soir et ensuite ce sera peut-être cette guerre que nous préparons depuis si longtemps.

Dieu veuille nous donner la victoire !

Le moral des hommes est bon et tout se passe avec ordre.

C'est un moment très grave où il est bon de se recueillir en pensant à Dieu, à la France et aussi à tous ceux qu'on aime. De là-haut papa et maman protégeront leurs fils s'ils doivent marcher.

Le dimanche 2 août, à la demande d'Henri, qui garda l'anonymat, une messe fut annoncée par le curé de Parthenay et solennellement célébrée pour que tout le bataillon, officiers et soldats, *fît son devoir*.

Parthenay, mardi 4 août.

A tout hasard, je vous écris ce mot qui vous parviendra Dieu sait quand !

Nous partons presque certainement demain ; en tout cas, notre mobilisation sera finie demain matin. Tout a marché assez bien et le moral des hommes est très bon (calmes, prêts à faire leur devoir).

La plupart de mes hommes ont pris des médailles et des petites feuilles pour les sacrements.

Bref, la situation se présente mieux qu'on ne pouvait l'espérer et, avec l'aide de Dieu, nous devons avoir la victoire finale. — Nulle illusion d'ailleurs à se faire : ils auront dans l'Est un sérieux coup de chien, car les Allemands avaient de l'avance, mais d'ici quatre ou cinq jours nous serons à égalité.

Marie est énergique, mais bien triste. Enfin il ne faut plus penser à soi, mais au pays ; dans la main de Dieu, nous sommes de petites choses et l'essentiel est de vaincre.

Je vous demande de prier pour moi sur nos chères tombes.

Le 5 août, Henri écrivit son testament. — Le bataillon quitta Parthenay le 6 août, le jour de la Transfiguration.

.

Notes sans noms de localités pour vous faire voir un peu notre vie (1).

1^{er} jour. — De Parthenay à X..., tout le long de la route, c'est le même coup d'œil, gares, ponts gardés par les gros pères de la Territoriale. Ils font leur métier, non sans boire.

A Tours, croisement de trains militaires : des artilleurs qui s'en vont, des états-majors, un grouillement d'uniformes. On sert le café aux hommes, on se dispute les journaux. Les canards s'envolent, sensationnels ! Pour un peu, Hambourg serait brûlé et l'Alsace conquise. Je participe à l'enthousiasme, mais suis un peu sceptique.

On repart et c'est le voyage monotone.

(1) Extraits de ses lettres à sa femme et à ses sœurs.

Des femmes regardent passer le train en saluant du même geste ceux qui partent. Presque toutes ont les yeux rouges, plusieurs pleurent, mais ce geste d'adieu reconforte : toute la France est avec son armée qui va se battre.

Des harpies dans les faubourgs interpellent les troupiers : « Tu rapporteras la tête de Guillaume, » et des expressions cyniques, mais la plupart ont une noble attitude, triste et courageuse.

Toutes les locomotives militaires sont fleuries et ornées de drapeaux. Les troupiers ont écrit à la craie des blagues sur les wagons : « Pour Berlin aller et retour, » etc., et des caricatures de Guillaume ou de soldats prussiens remplacent les affiches-réclames. On voit certains panneaux avec des inscriptions telles que : « Haut les cœurs !... En avant ! » Puis partout on croise les trains d'étrangers qu'on évacue vers l'intérieur. Hommes, femmes, enfants, entassés depuis deux jours dans de mauvais wagons. Des figures inquiètes, des pauvres gosses sans lait qui crient. Les hommes poussent des clameurs : « Vive la France ! » Les femmes demandent quelque chose à manger. Ce sont bien les misères de la guerre.

2^e jour. — On débarque. Il pleut. Grande lassitude. On va cantonner à 8 kilomètres. Traversée de cités industrielles presque vides.

3^e jour. — Il fait beau. Départ vers l'Est. On traverse des faubourgs et tout le long de la route on acclame les hommes. On fleurit la selle de mon cheval, nos voitures, les canons, etc. Les hommes sont gais et trouvent le pays beau. Bon cantonnement.

4^e jour. — Deux jours de cantonnement dans un gros faubourg. Canons, aéro, convois de toutes sortes. Tout le jour, c'est un torrent qui coule. Que d'hommes ! que de chevaux ! quel matériel ! Les autobus circulent si bien qu'on pourrait se croire à Paris. Des avions rentrant de reconnaissance passent sans cesse. Je vais à la messe et à la prière pour la France. Beaucoup de monde et une grande piété ; le pays craignait d'être envahi et fiévreusement on demande à Dieu la victoire.

5^e et 6^e jour. — Marches très petites. Soleil terrible. Traversée d'une grande ville. On acclame les hommes, on leur serre la main, on leur donne des médailles, de la bière, des cigares.

Nos hommes sont un peu étonnés de cet enthousiasme, « Ce sont de bonnes gens ici, » disent-ils. — Encore 10 kilomètres sous le soleil. Enfin voilà le cantonnement. Je suis chez une brave femme qui a son fils et son gendre à l'armée. Vu une petite fille de 7 mois : je l'ai embrassée comme si c'était Cécile.

On a appris l'entrée de nos troupes à Mulhouse et la joie a été générale.

7^e et 8^e jour. — Petites marches analogues. Soleil toujours brûlant. Vu des fantassins qui reviennent du front en rapportant des lances de ulhan. Tout le monde s'accorde à dire que notre cavalerie est admirable et que l'ennemi manque de mordant. On est très bien nourri. A tout hasard, je vous adresse ces notes ; elles vous diront un peu notre vie sans fatigues et sans gloire.

14 août. — Priez votre patronne, pour la France et pour moi. Chaleur torride ; jusqu'ici, rien fait. Le moral des troupes est très bon et nous pouvons enfin espérer la revanche. Le laconisme est obligatoire.

17 août. — Rien fait encore. Nous sommes en réserve entre Metz et Nancy à 10 kilomètres de la frontière. Nous avons entendu le canon pendant trois jours. Les Allemands se replient vers le nord. L'armée Castelnau (la nôtre, 2^e) a, paraît-il, remporté un succès complet. — Nous sommes un peu honteux de n'y être pour rien.

C'est enfin la Revanche. J'ose à peine y croire, tant cela me semble beau. — Moral et santé parfaits, les hommes ne demandent qu'à marcher. Que Dieu vous garde et nous ramène tous au cher vieux Kerdoulas.

19 août. — Un mot d'un petit village annexé, très proche de la frontière ; nous l'avons franchie seulement hier, cette frontière ; nos camarades sont plus avancés vers l'Alsace et la Sarre, mais on nous ménage au 9^e corps. Mal-

gré tout, j'ai eu, comme tous, un frémissement de joie en passant en tête de mes hommes à côté du poteau-frontière abattu et en voyant dans la poussière leur aigle rapace. J'ai passé ici avec ma compagnie la nuit aux avant-postes ; rien, si ce n'est sur le front quelques escarmouches de nos cavaliers et des coups de feu à droite et à gauche dans la nuit. Tiré sur l'ennemi ou sur des vaches échappées. Bref, pas encore entendu siffler une balle et guerre en dentelle avec tout le confort moderne.

Population, ici, consternée ; récolte saccagée et les pauvres gens terrifiés : leurs fils chez les Prussiens, la misère au logis et la crainte des représailles si les Germains reviennent : l'Alsace a, paraît-il, plus de nerf et nous accueille franchement. Je pense à vous, le soir, en faisant ma prière.

20 août. — Je ne puis plus me souvenir si je vous ai écrit hier. Le 18, nous avons franchi la frontière, sur la Seille, environ 20 kilomètres de Metz.

Pays dévasté donnant l'impression de la guerre, un cheval de hussard a la jambe cassé dans un champ, un dragon allemand pris se cachant dans une grange de notre village, un hussard mourant trouvé sur la route. Trouvé aussi des outils, des équipements allemands qui prouvent la retraite précipitée de l'ennemi.

Le 19, on nous a fait revenir à Nancy. D'autres nous remplacent. Nous embarquons cette nuit et filons (je pense) vers Reims et de là en Belgique (?). Comme vous le voyez, jusqu'ici guerre de tout repos : bon souper, bon gîte, nul danger. Je suis presque honteux de n'avoir encore rien fait, Je crois que la bataille des nations aura lieu en Belgique. Dieu veuille que nous les battions et que ma compagnie marche bien. Ne vous attristez pas, ne vous agitez pas trop : sainte Anne est là pour les Bretons.

22 août. — Nous ne sommes pas partis pour la Belgique, mais nous avons repris nos anciennes positions en Lorraine pour permettre de se refaire aux camarades éprouvés sérieusement le 20 août. Notre régiment n'a pas encore donné et est intact. On nous ménage comme la Garde et nous

finirons par donner comme les carabiniers après la bataille. On abuse du camping à la lueur des étoiles, mais le temps est beau, et je vous écris d'un champ de blé tandis que le soleil se lève dans la brume rose d'une belle journée. Dieu veuille que ce soit celui d'Austerlitz !

30 août. — Mes chères sœurs, dans ce tumulte les lettres n'arrivent guère : je risque ce mot.

Dieu m'a protégé dans les rudes combats des 24 et 25.

Engagé avec ma première section sous les feux de deux batteries et de l'infanterie, le 24 au soir, ma pauvre section a été hachée auprès de moi : j'ai ramené 18 hommes sur 56. Tous mes sergents, six caporaux sont tués ou blessés. J'ai eu seulement l'oreille traversée par une balle et ai pu continuer de servir. Aux deux compagnies voisines tous les officiers sont tués ou blessés. Ce fut une boucherie.

Le 25, journée très chaude. L'ennemi a dû céder, laissant 5.000 morts et 18 canons. Nancy est sauvée momentanément. Les hommes ont été superbes et pas un ne m'a lâché. J'ai trois sections en réserve qui ont peu souffert. Depuis, nous couchons dehors aux tranchées. Pas de danger sérieux. Je vous embrasse.

HENRI.

Cette guerre est extrêmement brutale. Priez Dieu pour la France, l'armée et vos frères. (Puis avec son mot plaisant habituel) A 36 ans, j'ai l'oreille fendue... Triste !

Lettre du sergent Ligeard, tué lui-même en octobre (communiquée par sa mère) : « Le 24 août, jour où nous avons reçu le baptême du feu, le capitaine rassemble quelques instants avant sa compagnie et dit : « Nous allons « nous battre. J'ai confiance en vous. Quelques-uns de nous « sont appelés à sacrifier leur vie pour la Patrie. Ceux qui « sont catholiques iront droit au ciel ; ceux qui n'ont pas la « foi mourront toujours en braves ! »

« Tous nous sommes restés sans dire un mot, même ceux des idées les plus contraires. Le capitaine s'est conduit en brave. Il a toujours été en tête de sa compagnie et à un moment où le feu était très violent il a dit à un soldat placé

auprès de lui : « Si je meurs, dites à ma femme que je meurs
« en pensant au bon Dieu. »

Le 4 septembre, une carte d'Henri, de Lorraine, disait à Kerdaoulas : « Tout va bien. » — Le 5, le régiment était amené brusquement en Champagne. Le curé d'Angluzelles écrit : « Le 114^e est arrivé le samedi 5 à la fin du jour par autobus. Il faut avoir vu les interminables défilés de ces machines pour se rendre compte de la quantité de poussière soulevée. Il est impossible de distinguer la couleur des vêtements des hommes. En arrivant dans la maison où il devait loger, M. de Boisanger a demandé un mouchoir, on lui en a donné un marqué A (la jeune fille de la maison s'appelle Anne), et c'est ce mouchoir qui a été retrouvé à Connantray, marquant ainsi de façon authentique l'endroit où le capitaine a été frappé. Dans la petite maison où a logé M. de Boisanger, du 5 au 6, habite une dame Durand avec sa fille et avec sa belle-fille qui a un petit enfant ; le père de cet enfant a été tué un peu au nord de Reims quelques jours après la bataille de la Marne. Le dimanche matin (la messe a été dite par le lieutenant portedrapeau du 114^e), M. de Boisanger rentrait à la maison, où la jeune maman venait de faire la toilette du petit. Il rappelait avec émotion que lui aussi avait une petite fille de quelques mois. Il prit le petit dans ses bras, essayant de le faire sourire. Il sortit avec lui dans la cour de la maison, au milieu de ses soldats, leur parlant de leurs petits enfants aussi. Ses soldats n'étaient pas surpris de constater qu'il aimait beaucoup les enfants. Sa bonté était proverbiale et ils le regardaient comme un père. Il circulait d'ailleurs au milieu d'eux, leur demandant s'ils avaient le nécessaire, du café, du chocolat. Il veillait à ce que rien ne leur fit défaut : les soldats ne tarissaient pas d'éloges à son égard.

« Le dimanche, vers 1 heure de l'après-midi, quand le régiment partit, il était à la tête de sa compagnie. S'adressant aux personnes qui assistaient au défilé, il leur dit : « Mesdames, « soyez tranquilles ; nous allons vous défendre, les Allemands « ne viendront pas chez vous ! »

Extraits de la lettre écrite par Henri, à Angluzelles, et qui, confiée à la jeune femme chez qui il avait logé, ne put être mise que le 24 septembre à la poste voisine de Pleurs et arriva à Parthenay le 30 septembre :

(A sa femme.)

Dimanche 6 septembre. — Depuis le 24 août, nous avons été engagés d'une façon constante (sans pertes sensibles), l'ensemble des combats a été plutôt heureux dans cette région et nous avons arrêté l'ennemi. Dieu m'a protégé jusqu'ici, mais j'ai le cœur brisé de la mort de Vilain (1). Mon pauvre camarade Coët, du 125^e, a la poitrine traversée. Le 125^e a bien souffert.

Cette guerre a, de part et d'autre, un caractère sauvage et l'acharnement est égal dans les deux armées.

Sur les mauvaises nouvelles de la Meuse et de la Belgique, on nous a évacués en chemin de fer, puis en auto et transportés vers la Champagne.

Voilà la France envahie et cela fait pleurer de voir les pauvres gens qui fuient de toutes parts devant l'invasion allemande.

Enfin Paris tiendra et nous devons les écraser sur les flancs pour les punir de leur hardiesse.

Le moment est venu de ne plus penser qu'à Dieu et à la France, et je tâche d'exalter mon âme et celle de mes hommes en vue du sacrifice, s'il est nécessaire.

Il faut vaincre maintenant, vaincre à tout prix. Les nouvelles ne sont pas mauvaises, car l'armée est intacte ; mais le recul n'en reste pas moins triste, surtout quand on a connu la joie de franchir la frontière allemande.

Pas de lettres depuis bien longtemps ! Si l'ennemi est à Châlons, les communications sont coupées avec Paris et je ne sais quand je pourrai savoir ce que vous devenez...

N'importe ! en priant Dieu, on se sent très près l'un de l'autre ; et s'il m'arrivait malheur, si je tombais en soldat, vous savez que nous sommes unis par-delà de la mort.

(1) Le capitaine Vilain, du 114^e, est le premier officier du régiment tué à l'ennemi, le 24 août.

Voilà le nouveau Pape nommé. C'est celui de la Chrétienté dévastée et vraiment l'Europe entière n'est qu'un champ de carnage.

Ma compagnie a bon esprit ; les hommes sont graves, mais marchent bien malgré leur lassitude. Pas d'épidémies, ce qui est surprenant après avoir campé dans les plaines encombrées de cadavres. Le temps est d'ailleurs superbe, avec l'ironie d'un beau soleil et d'un lumineux clair de lune brillant sur l'horreur des champs où dorment les morts non enterrés... »

Les derniers mots de cette lettre, les derniers mots après ceux de sa tendresse, les derniers mots qu'il devait tracer ici-bas sont : « de toute *mon âme*. — HENRI. »

« La journée du 7 se passa à faire des tranchées, écrit Girardeau, un des ordonnances d'Henri : le soir on alla prendre position. Le 8, dès le matin, on fut attaqué, il n'y avait pas cinq minutes qu'on était debout ; mon capitaine a fait mettre la 2^e section en tirailleurs et est resté avec la 1^{re} auprès du petit ruisseau où l'on avait couché. Nous étions en tirailleurs sur la crête avec le lieutenant Gayraud (tué pendant le combat), c'est là que j'ai été blessé ; j'ai été obligé de me laisser faire prisonnier parce que je ne pouvais plus marcher. C'est le 8 septembre, à 5 heures du matin, que j'ai vu mon bon capitaine pour la dernière fois. »

Le soldat Redien, de la 12^e compagnie, raconte : « Nous étions cernés dans un petit bois et nous étions, le capitaine de Boisanger et moi, l'un à côté de l'autre, un autre soldat un peu en arrière ; un Allemand s'est approché de nous ; le capitaine a ordonné : « Couchez-vous, » et il a tiré deux coups de revolver à bout portant sur l'Allemand, qui s'est effondré ; puis il est parti en rampant et a cherché, je crois, à rejoindre une partie de la section qui se trouvait de l'autre côté du petit bois. Il n'était pas blessé à ce moment-là et a dû rejoindre une cinquantaine d'hommes qui se battaient encore. »

Ces détails sont confirmés et complétés par ce que le colonel Briand, commandant le 114^e, écrivait le 7 octobre :

« Le 3^e bataillon se trouvait loin du reste du régiment le 8 au matin ; il fut assailli de très près par les Allemands, qui s'étaient avancés par les bois. Le capitaine fut blessé d'une balle au bras gauche, comme l'atteste le docteur Marney qui m'envoie ces renseignements : « J'ai recueilli et soigné le « capitaine de Boisanger au poste de secours établi en arrière « de Connantray, le 8 septembre, sur la ligne de retraite du « 3^e bataillon. Le capitaine était atteint d'une balle au bras « gauche, la blessure ne paraissait pas grave. Il a été dirigé « sur l'ambulance installée sur la route d'Euivy. Je l'ai « perdu de vue. »

Le colonel du 114^e ajoutait ces lignes dont on ignorait encore le suprême hommage : « Je suis heureux de saisir cette occasion pour vous dire que le capitaine de Boisanger est un magnifique soldat, d'un sang-froid et d'une bravoure au-dessus de tout éloge, et que sa femme a le droit d'être fière de lui. »

« Je l'ai perdu de vue, » avait dit le médecin-major. Un témoin oculaire ajouta plus tard des précisions sur la mort d'Henri. Le soldat Grelet était agent de liaison du commandant Kieffer (commandant le 3^e bataillon tué au même combat) auprès du colonel J... Il venait de porter à ce dernier un renseignement et cherchait à rejoindre le régiment là où il l'avait laissé, mais le régiment ne s'y trouvait plus et les Allemands allaient arriver sur les positions que le 114^e venait de quitter. Grelet vit alors, à une certaine distance de lui, le capitaine de Boisanger, qui avait reçu une première blessure (c'est-à-dire, sans doute, qui venait d'être atteint de nouveau à la jambe), se lever pour venir rejoindre sa compagnie. Pris d'une faiblesse en cours de route, il s'arrêta au pied d'un arbre ; à ce moment, un obus vint éclater sur l'arbre et Grelet ne vit plus son capitaine se relever. Au même instant, les Allemands arrivaient sur la position et le 114^e, par la suite, n'est pas repassé par le même endroit. (Déposition recueillie par le capitaine de Bermond, commandant la 12^e Cie).

Vers le 15 octobre, un percepteur des Deux-Sèvres,

M. Maillat, ayant été sur le champ de bataille de la Marne rechercher la tombe de son fils unique, relevait les noms inscrits sur les petites croix de bois et écrivait au dépôt de Parthenay : « Près de la tombe de mon petit sous-lieutenant se trouve celle-ci : Capitaine de la 12^e compagnie, 114^e. »

.....
C'était un officier français : Henri n'avait pas trouvé de plus beau titre pour un de ses héros ; il était digne de lui, de son amour pour l'armée, de dormir son premier sommeil dans ce poignant et glorieux anonymat. Tout ce qu'il portait sur lui avait disparu : son képi, son scapulaire teint de son sang restaient pour les siens de précieuses reliques.

Le 3 novembre, les sœurs d'Henri étaient à genoux près de son cercueil. Le curé de Lenharrée le bénit et, d'un mot ému, évoqua le soldat chrétien tombé pour Dieu et la France ; près du pieux compagnon de ce douloureux pèlerinage se tenaient quelques hommes recueillis ; puis, comme pour représenter l'armée sur ce champ de bataille solitaire, un ancien soldat du 155^e, le fils du maire de Connantray, pleurait son lieutenant du fort de Jouy.

Dans cette douceur attardée de novembre, Henri aurait remarqué les fleurs des champs : coquelicots, bluets, marguerites, qui sur le douloureux paysage jetaient sur les tombes de nos soldats comme un linceul tricolore. « Nous avons été ensuite à l'endroit où Henri est tombé, » écrivait une de celles qui suivirent d'abord ce douloureux calvaire où Dieu mit des marques de sa bonté. « C'est à 5 kilomètres de Connantray. Nous y avons été avec le fils du maire et le charretier qui avait transporté le corps d'Henri. Nous avons d'abord prié sur la tombe du lieutenant d'Henri dont le képi couvrait la croix, puis nous sommes arrivés à un endroit où avait dû être un poste de secours ; il y avait encore des bandes roulées, des débris de toute espèce, le bois était rempli de lettres adressées au 66^e de Tours, de boutons, de vêtements en loques ; à côté, des tombes et toujours des tombes. Puis le charretier nous a conduits sur la mousse vers un petit cyprès et nous a dit : « C'est là que le

« 14 septembre on l'a relevé ; il était appuyé contre le petit « arbre. » — C'était un petit coin un peu à l'écart, un peu frais au milieu de ces tristes bois de pins, et Henri l'aura choisi pour s'y étendre pour toujours. Nous priions, désirant tant une preuve certaine que c'était bien là. M. M... avait ramassé un morceau de cadran de la montre brisée par l'obus ; à côté il y avait un petit chiffon rouge : je le prends pour voir ce que c'était. Eh bien ! ce petit chiffon, c'était un petit sac rouge cousu par maman pour y mettre la bague de fiancée et dans lequel j'avais, cette année même, apporté de l'or à Henri à Parthenay. Pauvre petit sac troué aussi par l'obus ! N'était-ce pas miraculeux et au bout de deux mois ? Dans cet air rempli d'héroïsme on se sentait soutenu par Dieu. »

Quia credidi locutus sum et mortuus, « J'ai attesté ce que j'ai cru par ma parole et par ma mort. » La parole d'Henri devait encore faire vibrer les âmes ; les évêques de Dijon, de Vannes, de Quimper, la recueillaient, la commentaient ; elle devenait le cri de cette génération qui s'était offerte avec une magnifique générosité.

« *L'Action Française* cite le mot d'Henri : « J'ai exalté mon âme et celle de mes hommes jusqu'au sacrifice, » écrivait le capitaine M... dans des lignes où il faisait revivre son ami. « Cela ne m'étonne pas de lui, car je n'ai pas rencontré de nature plus rayonnante, plus entraînante.

« Quel que fût le milieu où il se trouvât, son calme imperturbable, son demi-sourire, la voix si profonde avec laquelle il émettait ses idées favorites sous un tour si parfaitement original et varié captivaient ceux qui avaient le bonheur de l'entendre. S'il ne les convainquait pas toujours, il les charmait et les ébranlait à coup sûr...

« Aucun de ceux qui l'ont connu, qui l'ont seulement entrevu, ne pourra l'oublier et la façon dont il signe de son sang l'affirmation de son idéal le grave pour toujours dans les esprits les plus rebelles.

« Quel souvenir en conserveront ses hommes, ces fantassins de Paris, ces demi-apaches avec lesquels il partageait

l'existence sévère du fort ! Il m'en parlait souvent et je sais qu'il avait sur eux une action prodigieuse.

« Je crois le voir et l'entendre au feu. Avec quel mélange de simplicité, d'esprit, d'élévation, il a dû leur lancer parfois ces quelques mots qui les faisaient rire et réfléchir en même temps !

« Oui, quel homme, quel entraîneur, quel chef ! Tant de force et tant de délicatesse ! »

Le colonel du 114^e répondait à la femme d'Henri :

« MADAME,

« L'explication que vous me donnez de la mort glorieuse du capitaine de Boisanger est digne de lui. Je croyais qu'il s'était dirigé sur l'ambulance où on l'envoyait après avoir été pansé : au lieu de cela, il est retourné au feu. C'est bien de lui !

« C'est un honneur pour tout notre régiment d'avoir compté parmi ses camarades un aussi brave soldat.

« Dieu, qui bénit ceux qui meurent pour leur pays, l'a rappelé à Lui. — Que sa volonté soit faite ! »

L'expression officielle de l'hommage de la France devait venir. Quelques mois plus tard, le général Foch citait à l'Ordre de l'Armée :

« BRÉART DE BOISANGER, Henri-Marie, capitaine au 114^e d'infanterie. Officier très brave et très énergique. Blessé le 24 août, a refusé d'être évacué. Blessé à nouveau le 8 septembre, s'est fait panser et a repris le commandement de sa compagnie, à la tête de laquelle il est glorieusement tombé quelques instants plus tard. »

L'Académie française aussi apportait sa palme, un de ces prix, vrais diplômes de guerre, qu'elle réservait aux écrivains tués à l'ennemi. « Ce serait une iniquité, avait écrit M. Etienne Lamy, de ne pas joindre son nom à ceux que nous voulons honorer. »

Dans ces jours d'août où revivent tous les souvenirs

déchirants, un autre témoignage était venu, poignant et surnaturel comme tout ce qui touchait à la fin d'Henri.

Le docteur G... écrivait de Lorient : « C'est bien moi qui ai fait les recherches sur le corps d'un capitaine du 114^e d'infanterie et qui ai trouvé dans sa poche un papier chiffonné sur lequel étaient inscrits des noms et l'indication : « 12^e compagnie ». Le capitaine tenait dans sa main gauche fermée une petite médaille, que j'ai recueillie en même temps que le papier. Si mes souvenirs sont exacts, j'ai également trouvé à son cou une chaîne d'argent supportant une médaille. » — Ainsi, dans la mort, il avait gardé seulement les signes de sa foi : il était mort dans une prière.

Une croix avec son nom marque l'endroit où Henri tomba pour la France, le 8 septembre, jour de la victoire de la Marne, l'endroit où Dieu lui donna cette mort dont il avait dit la beauté :

De celui qui dort son fier sommeil .

Dans l'herbe verte un soir de bataille gagnée.



AUGUSTIN DE BOISANGER

Augustin quitta Kerdaoulas, pour n'y plus jamais rentrer, le 2 août, dans l'après-midi. Il passa six semaines à Brest au dépôt du 19^e, multipliant les démarches et les instances pour être incorporé dans l'active. La condamnation dont il avait été frappé lors de l'expulsion de l'école des Sœurs du Folgoët l'avait toujours empêché d'être nommé officier de réserve. Tous ceux qui le virent en août, les amis si chers confidents de ses pensées, savent avec quel frémissement il supporta ces jours d'attente. Il se désolait de ne pouvoir partir pour le front. « J'ai essayé, disait-il, de prendre la « place de pères de famille ; chaque fois on me répond que « je suis trop âgé et qu'il faut attendre. » Enfin nous pûmes le voir passant sous nos fenêtres avec un détachement. Joyeux, il nous lança de la main un salut amical (1). »

Il télégraphia à ses sœurs : « Nommé adjudant, partirai ce soir avec Guébriant. » C'était le 8 septembre, le soir du Folgoët : le jour où Henri tombait à Connantray. Augustin était radieux. Puis les courriers commencèrent, apportant des petits mots brefs, deux, trois cartes à la fois comme celui qui rentre perpétuellement à la maison pour faire mille recommandations.

9 septembre. — Arrivés à Rennes, nous filons via Angers.

10 septembre. — Orléans. Vu des blessés d'un peu partout ; moral excellent, impression de victoire. Nous partons pour Troyes. J'ai ici avec moi dans le détachement : Hernot, Coat (les deux veufs), Madec (2) de Cleuz Braz. Prévenir les familles quand on aura l'occasion.

12 septembre. — Étape de 40 kilomètres. Atmosphère de victoire.

15 septembre. — Nous sommes affectés à la 6^e compagnie avec le lieutenant Raillard comme capitaine. Ferme de

(1) *Courrier du Finistère*, 23 janvier 1915.

(2) Tous les trois de Saint-Urbain, morts pour la France.

Saint-Remy à 20 kilomètres de Suippes. Nous verrons probablement le feu demain. Je remets cette lettre au docteur C...

19 septembre. — J'ai su qu'Yvan (1) avait blessure au bras. C'est tout à fait la poursuite, et, étant donnée la façon dont le canon s'éloigne, c'est une retraite précipitée.

20 septembre. — Beau pays, célèbre par son cru fameux. Mais, hélas ! tout a été bu. Pour la première fois nous entendons bien les obus. La cathédrale de Reims est détruite. J'ai dû passer très près d'Henri, car j'ai trouvé des hommes de son régiment, des réservistes, qui m'ont dit que le régiment était à quelques kilomètres de là. Mettez bien mon adresse. (Seule allusion à son nouveau grade de sous-lieutenant.)

22 septembre. — Vu Xavier ; m'a appris Henri évacué blessure au bras. Hier j'ai eu la bonne fortune de prendre une cuisine roulante avec café, sucre, conserves, etc. Les deux auraient été prises sans incurie de nos sentinelles.

24 septembre. — Nous allons dans le pays des haricots. Beaucoup de bruit hier, mais rien de sérieux ; nous avons cédé la place aux troupes de l'Inde.

25 septembre (apportée par un soldat). — Nous traversons la forêt de Compiègne. Temps superbe. Nous sommes au XI^e corps réserve de la 5^e armée. Jusqu'ici nous avons entendu le canon, puis quelques balles siffler dans les tranchées l'autre jour, le jour où nous avons pris la cuisine prussienne.

27 septembre. — Nous avons été transportés à 1 kilomètre de Pont-Noyelles (Somme). Je suis exactement dans les mêmes endroits où était papa en 1870. Nous ne verrons pas le feu d'ici quelque temps.

2 octobre. — Très difficile de vous écrire. Nous sommes en première ligne depuis cinq jours et couchons dans un

(1) Yvan de Rodellec du Porzie, de la promotion de la grande Revanche, blessé le 8 septembre à Lenharrée comme caporal au 19^e d'infanterie. Lieutenant au 64^e d'infanterie, mort pour la France le 23 novembre 1915, à l'âge de 22 ans. Décoré de la Légion d'honneur.

grand bois. Jusqu'ici Dieu m'a protégé, bien qu'à côté de moi j'aie perdu du monde. Ce soir ce sera dur, mais j'espère que je saurai faire mon devoir.

7 octobre. — Journée très dure hier. Mes deux sous-officiers ont été tués. C'étaient deux excellents garçons ; j'espère qu'ils seront cités à l'Ordre de l'Armée.

8 octobre. — Rien d'étonnant à ce que vous n'ayez pas de nouvelles d'Henri. Ici il ne faut pas croire qu'on puisse rien savoir, j'ai manœuvré depuis dix jours avec Xavier (1) et je n'ai jamais pu le voir ni même avoir de ses nouvelles et nous étions à 600 mètres sous les mêmes obus.

11 octobre. — Toujours dans ce triste bois ; il y aura demain quinze jours. Je me porte très bien, mais c'est triste de voir toutes ces tombes de nos petits Bretons. Hier a été tué le fils du docteur C... (Caradec) de Brest (adjudant) ; le commandant a récité lui-même les prières et l'a embrassé. Comme je vous l'ai dit, Jayet de Gercourt a été tué dans le parc du château.

12 octobre. — Toujours dans les tranchées. La vie de lapin est quelquefois monotone, la nourriture a toujours été suffisante. Si nous pouvions avancer, tout serait bien ; mais nous nous heurtons à un véritable fort. — Nous ne savons rien les uns des autres, rien des événements. Un vague bruit de la mort de M. de Mun apporté par un fourrier.

13 octobre. — Je passe au commandement de la 6^e compagnie dans des conditions difficiles. Nous sommes très engagés dans ce bois qui nous retient ici depuis seize jours. Tout à l'heure j'ai été dire une prière sur la tombe de l'adjudant Caradec, tué d'une balle à la tête.

Dieu décidera ceux de nous qui sortiront vivants de ce bois et je m'en remets entièrement à Lui.

14 octobre. — Toujours dans le bois, commandant la 6^e compagnie. C'est un bien grand honneur et je voudrais en être digne. La journée n'est pas trop longue, mais la

(1) Son cousin Xavier Hersart de la Villemarqué, sergent au 116^e d'infanterie, disparu à Beaucourt le 5 octobre, amputé d'une jambe et mort pour la France le 24 mars 1915, à Bruxelles, à l'âge de 21 ans.

nuît est bien longue : 12 heures sans lumière, pas même celle de la cigarette. C'est féérique par moment et plus majestueux que dangereux quand la fusillade éclate tout à coup dans tous les coins d'un bois où courent affolés lapins, chevreuils, etc... Le moral des quatre sous-lieutenants qui sont avec moi est excellent. Je suis le « vieux », mais ils sont très gentils pour moi.

15 octobre. — Bois de Thiepval. Voilà seize jours que je suis transformé en homme des bois. On se fait à tout. Physiquement je vais très bien, et moralement aussi, je crois. Nos pertes ont été très sensibles : à peu près 100 hommes par compagnie de tués, blessés et quelques disparus. Cette lettre sera remise par un évacué : aussi vous pourrez voir les noms exacts sur la carte. Le 29 septembre, j'ai défendu le moulin de Hamel ; puis je suis monté dans le bois d'où nous avons été chassés le 5 octobre. Le 6, nous nous sommes battus au cimetière de Hamel, puis près du Mesnil : journée très dure. J'y ai perdu mes deux sous-officiers dont l'un, instituteur à Pont-de-Buis, garçon de premier ordre, religieux. Le soir, nous sommes revenus à Authuille et avons réoccupé le bois le 9 octobre. Nous y sommes depuis.

16 octobre. — Voici une lettre qui me navre (elle lui apprenait la mort de Biel Lannuzel, secrétaire de l'Office Central, sergent au 219^e, tué à l'ennemi le 2 octobre). En plus de la perte de cet excellent garçon, que de soucis en perspective si j'en reviens ! Enfin, à la grâce de Dieu !

Ce matin, j'ai enterré Jayet de Gercourt ; j'avais été, à la nuit, le relever avec quatre hommes. Jayet était un soldat ; il est mort en brave, face à l'ennemi ; son fusil était à côté de lui, toutes les balles tirées, sauf une.

17 octobre. — J'espère pour Henri, même qu'il n'est pas prisonnier. Pour moi, ce serait folie de dire que je ne suis pas en danger ; mais enfin il faut avoir confiance en Dieu. Je mets mon sort entre ses mains et je suis aussi calme et gai que les trois autres sous-lieutenants commandants de compagnie. Le moral des hommes même est bon. — (Puis, après des recommandations ayant trait à tous ceux à qui

il voulait faire savoir des nouvelles des leurs, après un bel éloge de ses compagnons d'armes, il ajoutait :) — Vous ne sauriez croire l'esprit de camaraderie qui existe entre nous : la vie semble si peu de chose sous l'angle sous lequel nous la voyons. Je ne regrette rien de ma décision, j'aurais trop souffert de rester à Brest.

19 octobre. — Tout va bien toujours dans notre forêt. L'aumônier l'a visitée avec moi et a été épaté de la gaité. Les hommes ont touché confitures, chocolat, sardines, tabac : ce sont des enfants. Ils ont couvertures, tentes, etc. En somme, ils ne sont pas malheureux.

Ce bois a son charme, avec ses avenues admirablement percées et la vie intense qu'y mettent nos 400 petits soldats disséminés dans une quantité de petites cases couvertes en paille et en branchages : une par 4 hommes. Je ne vous parle pas d'Henri ; il faut, dans cette malheureuse guerre, beaucoup de patience et d'esprit de foi.

20 octobre. — Nuit un peu troublée. J'ai eu une attaque assez vive à 1 heure par nuit noire comme dans un four ; nous l'avons bien repoussée : 2 blessés seulement. Nous avons relevé dans le bois 3 Allemands, dont un certainement catholique, avec chapelet et médaille : je les ai fait enterrer et ai récité les prières. Ce qu'ils ont fait témoigne d'une extrême bravoure.

C'est probablement à cette alerte que se rapporte un trait raconté par un de ses cousins :

« Je me souviens que, quand j'ai vu Augustin, il m'avait dit qu'il ne tenait à la vie qu'à cause de ses sœurs. Il m'avait raconté une petite aventure qui lui était arrivée quelques jours avant. Il était à ce moment dans les tranchées, devant le château occupé par les Boches, quand, pendant la nuit, il entendit un bruit de pioches et de pelles ; il détacha alors une patrouille commandée par un caporal parisien, lequel revint disant que c'étaient des travailleurs du régiment ; on les entendait très bien parler breton. Augustin, qui avait des doutes sur la science celtique du Parisien, envoya alors une seconde patrouille commandée cette fois par un Breton,

lequel revint en disant que c'étaient des Boches occupés à creuser une tranchée à côté d'eux. Cette fois il sortit avec quelques hommes et réussit à approcher à une dizaine de pas des travailleurs ennemis, sur lesquels lui et ses compagnons exécutèrent un feu nourri. Les Boches prirent aussitôt la fuite, mais non pas tous, car cinq des leurs restèrent sur le terrain. Augustin avait déchargé les six coups de son revolver. » (Lettre d'Henri du Rusquec, sous-lieutenant au 62^e.)

21 octobre. — Nuit assez dure, 1 tué, 4 blessés. Le moral des hommes est bon. Nous avons eu du colonel au rapport : « C'est bien, la 6^e ! »

22 octobre. — Rond-point du bois (réserve). Je couche dans une maison de feuillage à faire rêver les enfants. Les repas sont très gais, les nouvelles de la guerre bonnes.

J'ai enterré hier Lamour de Plouarzel, cousin de ceux de Ploumoguier. Il a été tué, étant de sentinelle.

Ci-joint l'ordre du XI^e corps. Je le dois à mon grand âge. Le général Eydoux m'a dit ce matin que je pouvais compter sur un prochain galon. Je lui ai répondu que je n'étais plus ambitieux.

Citation à l'Ordre du Corps d'Armée :

Q. G. de Senlis, le 21 octobre 1914.

DE BOISANGER Augustin, sous-lieutenant de réserve, a fait preuve, dans de nombreuses circonstances, d'un sang-froid et d'une hardiesse remarquables, particulièrement dans les multiples patrouilles qu'il a tenu à diriger lui-même ; a été relever le corps d'un sergent à une faible distance des tranchées allemandes.

— 23 octobre. — Je ne vous parle pas d'Henri. J'y pense chaque jour. Mais je vois ici comme facilement j'aurais été fait prisonnier deux fois, et cela sans être blessé.

Je fais donner bien des petites douceurs à nos hommes.

25 octobre. — Je pense que nous sommes soldats pour longtemps, car les Allemands n'arrivent plus, mais font de la défensive. La vie ne me pèse aucunement ici et bien des heures ont leur charme.

28 octobre. — Merci de vos colis. J'ai mis en loterie pour ceux qui en avaient le plus besoin et ils ont été ravis. M^{me} V... m'avait envoyé également deux tricots et deux cache-nez pour les plus braves. Les hommes au point de vue bien-être sont tout à fait bien soignés et vêtus.

31 octobre. — La vie dans les tranchées du bois n'est pas celle de Rousset (Crimée). Notre bois est superbe, 100 hectares : au bas, un marais de 25 hectares avec gibier d'eau et une vue superbe. Notre défense consiste en un réseau de tranchées autour du bois ; ce réseau de 4 à 5 kilomètres au moins, à l'intérieur on circule librement ; également nous pouvons communiquer avec les villages voisins.

1^{er} novembre. — Nous aurons ici dans le bois la messe demain. Nous avons orné aujourd'hui les tombes de nos soldats de fleurs et de verdure.

3 novembre. — Beau temps pour notre fête des Morts. C'était très simple, mais c'était un spectacle inoubliable que cette messe dite au rond-point de notre bois devant plus de 500 soldats avec les officiers au centre, au bruit de la fusillade et du canon, puis avec les aéros sillonnant les airs. Le commandant V... a communiqué devant toutes les troupes, et cela lui permettra de dire plus facilement les choses très dures qu'il faut dire à nos hommes.

Ce qu'Augustin n'ajoutait pas, c'est que, pendant la nuit du 1^{er} au 2 novembre, il avait, une fois de plus, rempli un courageux et pieux devoir en allant, avec le sous-lieutenant Tanguy (1) et cinq hommes, rechercher tout près des tranchées ennemies le corps de l'adjudant Mussat, qui y gisait depuis le combat du 5 octobre. Le corps du vaillant soldat fut immédiatement transporté au rond-point du bois, et c'est devant cette tombe fraîche que l'aumônier donna l'absoute.

4 novembre (à un ami). — Je pense à vous et à notre cher petit pays. Dieu seul sait si je le reverrai ; car ici nous

(1) Le capitaine Tanguy, mort pour la France le 24 décembre 1915. Augustin écrivait de lui : « C'est un vrai type de Breton avec les qualités qu'on voudrait leur voir toujours : loyauté, bravoure, calme. » C'était un instituteur libre.

menons une guerre d'usure dans laquelle beaucoup tomberont encore... Je pense sans cesse à mon frère et j'espère que Dieu me prendra plutôt que lui.

4 novembre (à ses sœurs). — Je vais écrire à Marguerite-Marie de Vincelles (1). — Pauvres parents !

7 novembre. — Nous avons bon espoir avec les bonnes nouvelles reçues de partout que nous ne resterons pas tout l'hiver ici. Cette nuit, dans toutes les tranchées allemandes, nous avons entendu chanter des psaumes ; pourquoi ?

8 novembre. — Je commande de nouveau la 3^e compagnie ; j'y remplace un très gentil sous-lieutenant Tanguy qui a été blessé légèrement cette nuit.

Après avoir appris la mort d'Henri :

13 novembre. — Mes chères petites sœurs, je pleure avec vous, comme je viens de pleurer devant mes soldats. J'espérais tant et j'aurais tant voulu que, s'il en fallait un, ce fût celui qui est le moins nécessaire. Je n'ai pas eu le temps de penser depuis deux mois, mais sans cesse je vais vers Dieu et j'ai vu de si près la mort qu'elle cesse de faire peur ; mais c'est sur nous qui restons que je pleure. J'ai voulu, aussitôt après votre lettre, enterrer un pauvre Vendéen qui a préféré hier se faire tuer plutôt que de se rendre. — Devant cette tombe, j'ai demandé à mes soldats de dire un *Pater* et un *Ave* pour Henri. Il aurait aimé cela, et du ciel il m'aura vu. Comme lui, je commande une compagnie, et c'était la mienne qui lui rendait les honneurs.

Je ne puis souffrir comme vous dans le cadre qui m'environne et la responsabilité qui pèse sur moi m'empêche de penser et de m'isoler avec vous. — Je n'ai pas eu même le temps de pleurer et il a fallu aussitôt reprendre la vie du soldat... Je recevais, en même temps que votre lettre, mes galons de lieutenant. C'est le 8 septembre que je suis parti, comme si je devais relever Henri à son poste d'honneur. »

Ce même jour douloureux, Augustin, en effet, s'oubliait

(1) Jean de Vincelles, sous-lieutenant au 120^e d'infanterie, de la promotion de la Croix du Drapeau ; tué à l'ennemi le 8 septembre à l'âge de 19 ans.

pour penser aux autres ; il écrivait à un officier ces lignes très simples :

« Mon cher ami, j'ai fait relever hier le corps de Valentin Belaud : c'est un de vos soldats et un brave... Le commandant V... m'avait dit de faire l'impossible pour ne pas le laisser sur la plaine. — C'est fait : nous l'avons enterré près du poste téléphonique et je ferai mettre une croix. J'ai récité moi-même les dernières prières... » Et après quelques autres précisions pour la famille, il ajoutait : « Après deux mois d'angoisse, je viens de savoir que mon frère a été tué le 8 septembre... Je veux, dans la mesure du possible, épargner au moins les longues heures de l'attente à ces pauvres femmes de nos soldats. »

14 novembre. (A ses sœurs.) — Cette carte vous arrivera peut-être avant l'autre que j'ai écrite du fond de ma tranchée de première ligne, si près des Allemands que hier un officier allemand est venu, avec deux soldats et un drapeau blanc, m'offrir d'enterrer nos morts. J'ai refusé. Nous n'avons pas besoin de cela pour aller les relever. Ici, près de nos ennemis, je ne pouvais détacher ma pensée d'Henri et je vois ces pins au milieu desquels poussent des genévriers. Il aurait choisi cette mort, malgré tout ce qu'il y a de déchirant à la pensée de ceux qui restent. J'ai fait prier pour lui ; demain j'irai prier à une messe où il n'y aura que des soldats. Pour moi, je suis entre les mains de Dieu et je remplis simplement mon devoir sans rien faire au delà. Tous ici nous agissons de même, sans aucun découragement. L'affection de tous sans distinction m'est un précieux réconfort.

(A sa belle-sœur.) — Henri a eu cette mort du soldat qu'il a vue si souvent dans ses rêves. De ce bois de Thiepval, où nous nous battons pied à pied depuis quarante jours, je me sens très près de lui et de Dieu... Pauvre Kerdaoulas qu'il aimait tant !... Pauvre petite Cécile, je ne la connaîtrai peut-être jamais ! Vous lui parlerez de son oncle qui a été prendre, le 8 septembre exactement, la place qu'Henri quittait pour le ciel et qui s'étonne de l'occuper encore.

.....

15 novembre. — Nous sommes toujours ici, j'ignore jusqu'à quand. Me voici vous écrivant à l'endroit le plus confortable du bois ; grande case en planches avec poêle ; c'est là que je passe mes journées quand je suis en réserve... Je vous disais hier que je ne puis souffrir comme vous, car ici on arrive à tellement s'hypnotiser dans ce que l'on fait que la vie passe vite et sans ennui. L'idée de la mort n'effraie personne et si quelque chose pouvait rapprocher de Dieu ceux qui en étaient éloignés, je crois que la guerre aura été le grand moyen.

Au milieu de ces soldats, la mort d'Henri me laisse moins une impression de tristesse que celle de la fin naturelle d'un soldat. A Kerdaoulas, au milieu de vous je ne pourrais sentir ainsi : c'est pourquoi je suis si heureux d'avoir pris sa place et de me sentir si près de lui même maintenant.

J'ai rarement eu deux mois où je me suis mieux porté. Les soldats ne souffrent pas trop et ont de tout, comme tricots, etc.

J'ai honte de vous parler de ces petits détails, mais c'est le devoir de continuer à vivre pour s'occuper de ceux qui restent. Pour moi, malgré toute la cruauté qu'il y a à le dire, je ne trouve rien de plus beau que de donner sa vie pour son pays. Henri le pensait ainsi : il a la meilleure part.

17 novembre. — Nous sommes rentrés dans une période de calme, mais très longue, selon moi. — Nous allons prendre ici nos quartiers d'hiver et chacun s'y prépare bravement.

...Tout me rappelle ici Henri, dont je vis la vie de soldat ; il me semble l'avoir toujours été d'ailleurs, tant est grande la puissance de l'atavisme. De temps en temps un « M. de Boisanger » me frappe dans mes tournées dans le bois — c'est Madec de Saint-Urbain, Lavanant de Guipavas, etc., qui reconnaissent en moi le président de Syndicat, Mais que tout cela est loin !...

Je couchais cette nuit avec R..., un élève de l'École Normale Sciences, et il se demandait si réellement l'an dernier il était à l'École Normale, ne pensant qu'à ses calculs diffé-

rentiels. De sa promotion de 30 normaliens, 4 sont déjà tués. Comme couchage, nous avons des toiles de tente et de bonnes couvertures. La tranchée est souvent creusée de 2 mètres en terre et la terre enlevée est rejetée sur des rondins. Il y a des cagnas assez spacieuses, quelques-unes même où l'on fait du feu. Je n'ai pas vu de lit depuis quarante-sept jours, et avec cela je dors très bien.

Il écrivait à un ami : « Ne me plaignez pas ; je suis heureux de ma vie, qui est bien conforme à mes goûts, car c'est vivre au milieu des paysans et au grand air. Je ne pense guère à mes tristesses, car la vie semble si peu de chose. » A vingt ans, Augustin notait cette pensée : « Le véritable noble est le premier des paysans. » Il devait la réaliser jusqu'à la fin en mourant à leur tête.

19 novembre. — *En réserve.* Nous pouvons lire et nous avons un poêle dans une case à moitié enterrée en terre. Enfin une patrouille a ramené hier soir une vache, qui nous fournit du lait pour thé et chocolat... Tout le bois est à nous, mais dans le parc nous ne sommes maîtres que du tiers environ ; dans les deux tiers qui ne nous appartiennent pas, il y a le château entièrement brûlé et démolí dont seule la façade reste debout ; puis la chapelle et les bâtiments de service ; cette partie du parc communique également avec le village qui est sur la crête et où il y a une église ; ce village doit être presque entièrement détruit. Le curé y est resté (1). — Le bois est formidablement fortifié par nous. Nanteuil commande la 12^e compagnie du 3^e bataillon des fusiliers marins. C'est bien dur pour lui. Il m'a écrit.

(1) Le curé de Thiepval a, dans la *Chronique Picarde*, donné des détails intéressants sur l'occupation du village par les Allemands et sur les combats d'octobre, dont il entendait les échos de la cave où il était réfugié. « Les ordres brefs des officiers français, les cris des soldats, le cliquetis des armes, puis les gémissements de douleur. » Lorsque le silence se fit, il vit revenir les survivants. Nos soldats avaient fait du bon travail. Les Allemands avaient des blessés, qu'ils ramenaient dans l'église de Thiepval. — Le curé fit son devoir de prêtre : il prit la grande croix du tabernacle et passa au milieu d'eux, prononçant les paroles de l'absolution sur les mourants qui en témoignaient le désir par un signe de tête.

*Le lieutenant de vaisseau de Nanteuil
au lieutenant de Boisanger.*

« Mon bon ami, j'ai enfin obtenu ce que je désirais et me voilà depuis une dizaine de jours sous les marmites. J'ai eu le grand honneur de recevoir le baptême du feu le jour même de mon arrivée, 25 octobre, jour de ma fête, dans des conditions dures pour mon effectif. Hélas ! vous savez, comme moi, que se battre aujourd'hui, c'est être bombardé bien plus qu'autre chose. Où sont les armées qui chargeaient glamment la pipe à la bouche ? Enfin on sert et c'est une grande satisfaction. Si j'avais la chance de vous rencontrer, ce serait un grand bonheur. Notre brigade a eu un grand effort à soutenir et a beaucoup trinqué. Maintenant nous paraissions revenir au calme. Avez-vous des nouvelles d'Henri ? Quand j'ai quitté Brest, vos sœurs paraissaient assez inquiètes. Dieu veuille qu'il ne lui soit rien arrivé de grave ! Et qu'il permette à notre petit groupe de se retrouver au complet après la guerre pour discuter ensemble des travaux des champs. L'agriculture et la guerre : nous voilà bien dans les traditions de nos familles... Qu'est-ce que l'avenir réserve à la France ? Elle sera victorieuse, mais après quel effort, et pas tout de suite. Et que de plaies à panser ! Et vous, donnez-moi de vos nouvelles avec détails. Dieu vous garde ! Je vous serre affectueusement les mains.

« ALFRED. »

20 novembre. — Nuit très froide, mais beau soleil : il neigeait hier, tout vaut mieux que la boue. Ce matin nous avons enterré un sous-officier qui a été tué hier en faisant courageusement son devoir. L'absoute a été donnée par un prêtre de Haïti, qui est sous-officier ici. Le commandant a dit quelques mots très bien. Les nouvelles semblent bonnes ; le jour où nous pourrions marcher de l'avant sera béni.

20 novembre. — Je suis atterré d'une lettre de D... Il me dit que Nanteuil a été tué à Dixmude.

La lettre que je reçois de M^{lle} de F... ne me laisse aucun espoir. Les deux amis n'auront pas été séparés longtemps. Nanteuil avait le tempérament d'un héros et il meurt comme il devait souhaiter mourir.

21 novembre. — Temps glacial. Un pauvre homme a reçu une mauvaise petite bombe à main dans ma tranchée de première ligne à minuit. L'excellent Gayet est venu immédiatement et a passé 1 h. 1/2 près de lui et au jour on l'a enlevé. — Je crois qu'il gardera la jambe. — Gardez-moi précieusement la carte de Nanteuil. Est-ce le 10 qu'il a été tué ? J'aimais beaucoup Nanteuil et j'admire sa intelligence et sa bonté. Il était très près du ciel.

22 novembre. — Je ne vous ai pas répondu pour le sac de couchage ; ce n'est guère pratique, car je ne puis quitter mes souliers. Je couche toujours tout équipé dans les tranchées. Il faut être prêt au premier signal et je sors à chaque instant pour voir mes hommes et les tenir en main. Le pouvoir du capitaine de compagnie est souverain et il règne seul dans sa tranchée.

24 novembre. — Il y a abondance de certaines choses et pénurie d'autres. Comme nourriture, les hommes sont bien. Voici le menu d'un jour de tranchée : alcool, un quart de litre pour quatre, café à 7 heures, à 10 heures rata, à 1 h. 1/2 vin chaud, à 4 heures soupe ; souvent en plus fromage, chocolat ou sardines. Il y a peu de malades. Ce nouveau roulement des compagnies m'amène dans la plaine pour quelques jours ; je le regrette à cause des officiers du bois que je verrai peu. Et puis je suis tellement habitué au bois et au parc, j'en connais tant tous les arbres et tous les sentiers que je regrette de retourner au grand jour.

Parmi les « officiers du bois » dont les noms revenaient sans cesse, affectueusement, sous sa plume, il en est un qui, dans les desseins de Dieu, devait être plus particulièrement uni à Augustin. Il avait souvent parlé des hautes qualités morales du capitaine Raillard (1) ; il écrivait un jour :

(1) Tué à l'ennemi le 17 décembre.

« Je le vois tous les jours ; c'est un garçon aux sentiments très élevés. Si vous voyez sa mère, dites-lui que tout le monde ici a la plus grande estime pour son fils qui est un soldat. » Comme un écho et apportant à sa mère la même note de magnifique et souvent joyeuse camaraderie, le capitaine Raillard écrivait : « Un seul d'entre nous est capable de dire le plus de vérités sur nos gestes depuis deux mois que nous sommes dans ces fameux bois, parce que son activité prodigieuse a fait qu'il s'est trouvé mêlé à la plupart des incidents de nos soixante-dix jours passés dans ces lieux charmants : c'est le bouillant, l'admirable Boisanger ; car, si parfois nous le taquinons pour son goût pour bouger, nous l'admirons parce que nous l'avons vu dans des situations délicates qu'il a acceptées d'une manière dont je me souviendrai et dont il s'est tiré superbement. »

Un autre témoin avait écrit : « Le sous-lieutenant de Boisanger est d'une bravoure sans égale. Il est de toutes les missions périlleuses. Avant l'attaque, il s'agenouille pour dire une courte prière, et puis il part, toujours le premier, revolver au poing. (Cité par le *Courrier du Finistère*, 23 janvier 1915.)

Dans le bois de Thiepval, Augustin avait trouvé des roses de Noël et il avait envoyé les fleurs qu'il aimait, associées qu'elles étaient pour lui aux plus chers souvenirs d'amitié.

Le 4 décembre, il écrivait : « Nous partons dimanche pour Varennes ou Forceville, 15 à 20 kilomètres d'ici ; j'espère que l'on nous laissera y prendre un vrai repos. » Malheureusement ce ne fut pas cela : le 9, le cantonnement se transportait du côté d'Albert ; le 14, nouveau déménagement pour la troisième fois. Ce jour-là, Augustin notait un très beau salut, église remplie de soldats, mais regrettait les cantiques en breton.

Le 15, il écrivait tristement : « Ce matin, j'ai appris que je changeais de compagnie... » Puis il parlait avec sympathie du capitaine L'Helgouac'h, « un Breton », qu'il allait avoir à la 5^e compagnie ; il ajoutait : « Voilà des petites nouvelles sans grand intérêt ; mais l'on s'attache à ses hom-

mes, et à la 3^e, comme à la 6^e, j'avais de très braves gens. »

Le 16, ce mot : « Il se peut qu'il y ait quelque chose par ici ces jours ; en tout cas, quand vous recevrez cette lettre, tout sera terminé. Le grand coup n'aura pas lieu d'ailleurs par ce coin. Je regrette de n'avoir pas ma compagnie à 24 heures près. D'un autre côté, je marche directement sous les ordres du commandant V... et cela me console du reste. Il m'a donné son lit cette nuit. »

Le 16 (18 h.). — La dernière lettre que le courrier devait jamais apporter à Kerdaoulas : « Nous partons tout à l'heure dans la nuit. Les journaux vous diront si la tentative faite a réussi. Nous y prendrons notre petite part, et si Dieu le veut, nous ferons de bonne besogne. Il sera impossible d'écrire avant quatre ou cinq jours, peut-être plus, afin d'éviter toute indiscretion : donc ne vous inquiétez pas. » Il écrivait encore à un ami : « Je crois que nous allons avoir très chaud cette nuit. Dieu seul sait si je dois y rester ou non... Il faut penser à l'avenir de nos œuvres. Hervé de G... devait rentrer ce soir. Grâce au ciel, il n'est pas là ; car sa compagnie sera de la même fête que nous. »

Cette journée du 16 décembre qui devait être la dernière de sa vie, Augustin l'avait envisagée comme telle devant Dieu. L'infirmier Faujour écrit : « Le 16 décembre, à 7 h. 1/2, j'étais à l'église de Senlis, petite ville située près d'Albert. Le 19^e de Brest était là, au repos, depuis quelques jours. C'était la première fois que je vis M. de Boisanger avec ses galons de lieutenant. Il vint tout droit me trouver pour me demander s'il y avait des prêtres parmi les soldats qui assistaient à cette messe. Je lui montrai un ami de la formation des brancardiers, M. Robin, prêtre du Morbihan, qui s'empressa d'entrer avec lui dans un confessionnal. Ainsi il put communier à cette messe. Ce jour-là, je le vis encore une fois sur la place du bourg quand tout le monde s'empres-
sait autour d'une automobile qui arrivait avec des journaux. Je vous cite ceci parce que M. de Boisanger était non seulement un chrétien, mais aussi un brave. Là donc, dans cette foule, quelqu'un osa dire qu'il allait le moins souvent pos-

sible dans les tranchées. « Et nous, répondit-il fièrement, nous y allons le plus souvent possible. »

Extrait de la lettre qu'Augustin écrivit à 11 heures du matin, qu'il adressa à ses sœurs et qu'il laissa dans sa cantine :

« J'ai entendu la messe et j'ai communie ce matin de « façon à être prêt à tout.

« Mes instructions pour l'Office Central sont dans mon « secrétaire. Je désire que la situation soit très claire, de « façon que cela n'embarrasse pas mon successeur pour con- « tinuer. E. de Rodellec, R. Costa, Hervé de Guébriant, « Dumoucel, P. de Calan et mes chers abbés continueront « le travail dès que la guerre sera terminée. Ce sera le « meilleur moyen de prier pour ceux qui ne seront plus là.

« Je dis à Marie-Henri : Je vais rejoindre celui qui m'a « montré la route...

« Je ne regrette que de penser que vous allez pleurer, « mais tout passe si vite. Continuez à Kerdaoulas afin « que la tradition ne soit pas rompue... Pauvre petit Mich, « je pense à lui. »

Le dernier mot de l'adieu suprême était pour le cher petit garçon qui avait les yeux de son père. Le dernier mot de son testament écrit avant de partir était aussi :

« A mes neveux je demande d'être dignes de leur grand-père. »

Le communiqué officiel du 19 décembre notait simple-
ment : « *L'ennemi a montré de l'activité vers Thiepval.* »

Le jour de Noël, le premier Noël où Henri n'était plus là pour évoquer le cher Noël de son enfance, le Noël auquel Augustin avait sans doute pensé en envoyant d'avance des roses de Noël, fut le jour où l'angoisse se précisa. Une lettre du 19^e arriva à Kerdaoulas ; un soldat de Saint-Urbain, très brave et qui était revenu dans les lignes françaises après avoir déjà été désarmé, Pierre Hernot, de la 5^e compagnie,

écrivait pour dire qu'on avait été attaqué et que M. Augustin était prisonnier. Le 24 décembre, l'évêque de Quimper, en exprimant sa sympathie pour la mort d'Henri, ajoutait en post-scriptum : « Avez-vous des nouvelles d'Augustin ? »

La question fit tressaillir comme un pressentiment et un cri de détresse amena cette réponse : « Oui, j'étais inquiet. Je savais qu'Augustin était parti pour cet assaut, en disant à l'aumônier : « Si je ne reviens pas, dites à mes sœurs que j'étais prêt. » Je savais sa disparition, et puis plus rien. J'avais écrit à l'aumônier que cette perte serait pour nous plus terrible que celle d'un de nos prêtres. Je pensais à nos œuvres autant qu'à cette âme de choix pour laquelle j'ai toujours eu une affection très paternelle. Je respire maintenant. Dieu nous le rendra. »

Hélas ! les lettres du commandant V..., sans apporter une complète certitude, montraient la fragilité de l'espoir ; le 31 décembre, il écrivait :

« Cette triste journée du 17 marquera d'une croix sombre, mais glorieuse, la vie militaire du 19^e. Nous sommes partis...

« Aucun de mes Bretons n'a marqué la moindre hésitation. Tous sont partis bravement et lorsque l'heure fixée pour l'attaque (6 heures) eut sonné, tous se sont lancés joyeusement sur les tranchées ennemies. Malheureusement les obstacles restaient entiers et ne purent être surmontés. La lutte était finie à 11 heures, et de mon beau bataillon, il ne restait le soir que 1 officier, 8 sous-officiers et une centaine d'hommes ; 5 officiers me sont revenus blessés avec une centaine de sous-officiers et d'hommes.

« J'ai voulu avoir des certitudes sur les officiers disparus, et surtout sur votre pauvre frère que j'aimais beaucoup, qui représentait pour moi le type chevaleresque de l'ancien preux, du Breton catholique sans peur et sans reproche, que nul danger n'arrête, pour qui le devoir est tout.

« J'ai tout fait et je ne suis arrivé à aucune certitude. Il est blessé, certainement, assez grièvement pour n'avoir pu rejoindre. Un de mes hommes que j'ai interrogé, le soldat

Le Pape, m'a raconté qu'envoyé par son capitaine blessé pour transmettre le commandement de la 5^e compagnie à votre frère, il avait rencontré en route le sergent Mercier, séminariste, blessé évacué, et que ce dernier lui avait dit : « Inutile d'aller plus loin, M. de Boisanger vient de tomber. » — En dehors de ce renseignement que j'ai pu contrôler, je ne sais rien. »

Une seconde lettre du 3 janvier ajoutait quelques précisions : « Il existait à la lisière sud-ouest d'Ovillers un blockhaus où se trouvait un poste téléphonique allemand d'une vingtaine d'hommes. La compagnie de votre frère l'a enlevé à 6 h. 45 et s'y est maintenue pendant que le reste avec votre frère s'élançait à l'attaque d'une tranchée située à 40 mètres plus au nord. Les fils de fer en avant des tranchées n'ont pu être coupés, celles-ci par suite n'ont pu être enlevées ; et lorsque le jour a paru, nos hommes ont dû se maintenir sur le sol nu sous une grêle de mitraille et de balles, insuffisamment protégés par notre artillerie, dans l'impossibilité absolue d'avancer ou de reculer. De nos tranchées le 62^e assistait impuissant à ce combat... Les survivants ne peuvent donner de renseignements précis sur ce qui s'est déroulé autour d'eux ; ils ont vu la mort de si près, qu'ils n'ont songé qu'à eux et que leur vision n'a embrassé qu'un cercle bien étroit autour d'eux. »

Dès le 28 décembre, un infirmier du 19^e, Salaün, écrivait à ses parents, et c'était comme l'accent d'une de nos élégies bretonnes pour pleurer Augustin : « J'ai une triste nouvelle à vous dire, j'ai même presque envie de ne pas vous la dire, que notre lieutenant commandant la compagnie est mort : C'est notre ami de Boisanger qui était si aimé de ses hommes. — Prions Dieu pour lui. Si la nouvelle n'est pas encore arrivée à Saint-Urbain, n'allez pas plus loin, parce que ce n'est pas à moi d'aller éventer ça... Le 17 décembre ! je me rappellerai bien de ce jour-là... »

Non, — la nouvelle n'était pas arrivée jusqu'à Saint-Urbain, ou plutôt une conspiration d'amitiés, de fidélités, empêchaient les rumeurs trop inquiétantes de pénétrer

jusqu'à Kerdaoulas. Il n'y avait aucune certitude absolue, aucun ami du régiment ne pouvait la donner. Le 15 janvier, le courrier avait encore apporté une lettre rassurante. A 3 heures, c'était la dépêche officielle :

« *Prière informer famille lieutenant de Boisanger tué à l'ennemi.* »

.....
« Nous le croyions prisonnier, il était libre, au ciel ! »
Ce cri jaillissait d'un des cœurs vers qui avait été la pensée suprême d'Augustin. Il était tombé le 17 décembre ; ce jour-là, l'Église célèbre le martyr de saint Lazare, celui que Notre-Seigneur aimait et qui vivait avec ses deux sœurs.

.....
Le commandant de la place de Brest avait reçu de Genève la lettre suivante : « On me remet aujourd'hui, par voie privée, des lettres trouvées sur des militaires français morts en combattant ; ces lettres que je voudrais faire parvenir à leurs familles sont sans adresse.

« Permettez-moi de vous demander, comme ces militaires dépendent de la place de Brest, s'il serait possible de retrouver ces adresses d'après les indications suivantes :

« Bréart de Boisanger Augustin Marie-Henri, sous-lieutenant de la territoriale affecté au dépôt commun du « 19^e d'infanterie ou à celui du 87^e d'infanterie, à Brest, tombé « à Ovigiers, près Albert, le 17 décembre 1914. »

C'était signé : « D^r Ferrière, membre du comité international de la Croix-Rouge. » Et au milieu de cette obscurité pleine de larmes et de sang, nul n'aurait pu donner une signification plus délicate, plus compatissante à la devise : *Inter arma caritas*. — Ce fut par lui que revinrent les précieuses reliques recueillies sur Augustin : la photographie de sa mère, les lettres où ses sœurs lui donnaient les détails sur la mort d'Henri, sur la mort d'Alfred de Nanteuil. Ce fut par lui que toutes les demandes, toutes les questions précises furent toujours transmises à celui qui avait été un ennemi chevaleresque que les Français pouvaient saluer de l'épée.

Une des nombreuses lettres du docteur Ferrière transcrivait ces lignes, l'ordre du jour en quelque sorte qu'un Allemand portait à un officier français :

« *Ovigiers.* — Le lieutenant de Boisanger est tombé le 17 décembre 1914 dans un assaut contre les positions allemandes ; il s'est élancé avec le courage d'un héros au-devant de ses soldats ; six balles l'ont atteint de tout près en pleine poitrine. Sa mort doit avoir été instantanée. Le soir du jour du combat, après détermination d'identité, le corps a été enterré. L'ensevelissement a dû se faire sous le feu de l'ennemi... Une croix avec le nom désigne la tombe du courageux officier.

« *Signé : Baron d'ELRICHSHAUSEN,*
« Capitaine et commandant de bataillon. »

Les Allemands avaient vu tomber « un courageux officier ». Aucun témoignage français, parmi ceux qui étaient revenus, n'avait été jusque-là. Le sergent-major Bloch écrivait : « Le lieutenant de Boisanger était de ma compagnie et j'avais appris à le connaître. Sa bravoure était connue de tous.

« Je l'ai vu nettement, quelques minutes avant sa mort, donner des ordres avec un sang-froid admirable, sans broncher sous la mitraille ; mais, n'étant pas de sa section, je l'ai perdu de vue un peu avant le moment fatal. »

Avec un hommage, auquel la même mort héroïque devait donner la plus belle des consécérations, M. l'abbé Boul'h⁽¹⁾ disait dans une lettre à un ami : « Du brave M. de B... que pourrais-je te dire de précis ?... Sa mort nous est encore presque mystérieuse ⁽²⁾. Te dire que je l'ai toujours

(1) M. l'abbé Boul'h. Cité à l'Ordre de l'Armée, lieutenant au 19^e d'infanterie, tombé le 25 septembre en entraînant sa compagnie à l'assaut.

(2) « Le 17 décembre, notre capitaine M. l'Helgouac'h venait d'être blessé. Il fit aussitôt passer au lieutenant de Boisanger le commandement de la compagnie. A ce moment, avec quelques hommes, le lieutenant avait enlevé un blockhaus à l'ennemi. Voulant pousser plus avant, M. de Boisanger demanda à des hommes de le hisser sur le parapet, haut d'environ 2 mètres. Il n'était pas encore blessé, affirme le sergent

admiré me paraît superflu : c'était un chrétien, c'était un brave, c'était un héros. Tant qu'il a commandé la 3^e compagnie, j'étais son aumônier et à chaque fois qu'il avait recueilli un cadavre — et Dieu sait à combien il a donné la sépulture — il venait me chercher pour réciter sur les morts les dernières prières de l'Église.

« En sa compagnie, j'ai béni toutes les tombes et les croix qui les surmontent (croix par lui commandées) du cimetière qu'est aujourd'hui le bois de Thiepval. Quand une attaque était imminente, on le voyait prendre son chapelet et réciter une dizaine, faire un signe de croix, se couvrir et bondir de sa tranchée.

« Je n'ai qu'un reproche à lui faire : c'était son trop grand mépris de la mort. Je le vois encore, ce matin même de l'attaque du 17 décembre, quelques minutes avant sa mort, défilier en tête de sa compagnie, me serrer la main et me dire : « Eh bien ! mon cher Boulc'h, à la grâce de Dieu ! Priez pour moi. »

« Comment est-il tombé ? Nous n'en savons rien. Ce qui est certain, c'est que quand l'ordre fut donné de marcher en avant, on le vit sortir le premier de sa tranchée, le revolver au poing, bientôt suivi de ses hommes, et courir au pas de charge sur l'ennemi, franchir le réseau de fils de fer et tomber dans les tranchées ennemies non encore évacuées. Que se passa-t-il là ? Dieu seul le sait... Puissent l'héroïsme et la sainteté de sa vie retomber sur nos soldats ! »

Citation à l'Ordre de l'Armée.

Le lieutenant de réserve BRÉART DE BOISANGER, du 19^e d'infanterie : a pris le commandement de sa compagnie, après que

Guéguen. Celui-ci lui fit remarquer le danger : « Mon devoir est d'observer, » répondit le lieutenant. Et Guéguen dut lui faire le petit dos. Le danger n'était que trop réel ; en se mettant à genoux pour observer, le brave officier tomba en avant frappé. Personne n'aurait pu le voir ensuite, étant donnée la hauteur du parapet, et personne ne l'aurait plus entendu. » (Témoignage du sergent Guéguen et du caporal Bergot, prisonniers en Allemagne, mars 1916.)

son capitaine a été blessé, et s'est porté à l'assaut en tête du premier peloton de la compagnie pour reprendre le blockhaus d'Ovillers ; est tombé dans la mêlée qui a suivi.

*Le Général commandant la II^e armée,
DE CASTELNAU.*

Citation à l'Ordre du Bataillon.

Un renseignement précis vient de confirmer la mort du lieutenant de Boisanger, le 17 décembre 1914, à Ovillers-la-Boisselle. Il chargeait avec son peloton lorsqu'une première blessure le força à s'arrêter. Prié par ses hommes de venir en arrière pour se faire soigner, il refusait en disant : « Je n'abandonne pas mes Bretons. » La mort glorieuse, il l'a trouvée là, face à l'ennemi, face à son devoir qu'il a rempli en pieux et bon chrétien. Il personnifiait bien l'âme de la race bretonne en digne descendant de ces fiers fils d'Armorique qui, à toutes les époques de notre histoire nationale, ont su donner leur vie pour la douce France. Pour que son nom se perpétue fidèlement parmi nous, il sera répondu à l'appel de son nom le dimanche et pendant toute la durée de la guerre : « Mort au Champ d'honneur ».

Commandant VIOTTE.

Extrait de la lettre de Mgr Duparc qui parut dans le « Bulletin des Syndicats » encadré de noir, fier et douloureux billet de faire part de la famille syndicale.

« Les détails que vous me donnez sont dignes du temps des martyrs. J'ai pleuré de fierté autant que de tristesse en les lisant. Chacun d'eux ajoute à la surnaturelle beauté d'un sacrifice dont Dieu seul connaît tout le prix, mais dont nos cœurs ne cesseront pas de sentir l'amertume. Ce qu'il y a de réconfortant dans cet ensemble de pieux souvenirs, c'est que tout y ramène à la pensée du devoir, du dévouement aux œuvres, et par conséquent à l'Évangile et au Ciel. Je ne pense pas qu'en aucun temps Notre-Seigneur ait eu des serviteurs plus entièrement à Lui. Quant au peuple, il ne trouvera nulle part d'ami meilleur, plus désintéressé, plus sage et plus pratique. Que Dieu inspire et soutienne ses disciples.

« Je ne puis me consoler que par la conviction du bien que fera aux survivants l'éclat incomparable de cette mort très humble, des semences de vertu, des leçons de sacrifice, de charité, de prudence, d'expérience, que le cher mort lègue au pays tout entier. Personne ne pourra, sans être ému jusqu'au fond, connaître son testament syndical.

« Nous perdons un trésor.

« Vivons avec lui. Le passage sur la terre d'un homme qui comprend si chrétiennement la vie est une grâce pour la famille qui l'a donné et pour le pays qui l'a possédé... »

*Extrait du testament d'Augustin écrit à Kerdaoulas
le 29 juillet 1914.*

«...A Thomas, président du Syndicat agricole de Daoulas, qui m'a toujours donné des preuves d'amitié désintéressée et qui a toujours été un exemple pour tous les agriculteurs de nos Syndicats, je laisse un souvenir personnel. Je lui demande de ne pas m'oublier dans la prière du soir que ses enfants continueront, je l'espère, à réciter en commun après lui. — A mon fidèle Croissant et à René Ellégoët, je désire qu'il soit donné également un souvenir personnel, par exemple : à Ellégoët, le bureau qui me servait à ranger mes papiers ; à Croissant, ma table de travail ; à Guillaume Pérès, une de mes deux épingles de cravate ; à Tinévez, un ouvrage, par exemple le cours de Müntz et Girard. — A tous mes autres amis des Syndicats du Finistère, je voudrais dire simplement que je les ai beaucoup aimés et que je leur demande de prier pour moi. A Édouard de Rodellec (1), Hervé de Guébriant (2), Alfred de Nanteuil, P. de Calan, Robert, je demande de continuer à travailler dans le même esprit de charité chrétienne. A mes chers abbés, parmi lesquels je veux citer l'abbé Euchère Corre, je demande de croire que j'ai toujours admiré leur dévouement et je leur

(1) Édouard de Rodellec, lieutenant de vaisseau de réserve, parti sur sa demande pour la brigade des fusiliers-marins, blessé gravement le 7 octobre 1915. Décoré de la Légion d'honneur.

(2) Hervé de Guébriant, lieutenant au 19^e d'infanterie ; décoré de la croix de guerre.

demande de me pardonner si j'ai jamais pu les blesser. Je sais qu'ils prieront pour moi ; je ne le leur demande pas. »

« Le tocsin du 1^{er} août, trois jours après ces derniers « adieux solennels à ses chers collaborateurs du Finistère, « avait arraché Augustin de Boisanger à l'Office Central, à « son foyer... »

« Contre toutes prévisions, Augustin de Boisanger a « donc, de son sang, tracé une page glorieuse dans les « annales guerrières de sa famille, mais, en donnant sa vie « pour la patrie, il est resté fidèle à son idéal et à ses « œuvres.

« Combattre pour la France, le droit et la civilisation, « c'était pour lui en effet combattre pour Dieu, préparer une « ère nouvelle de prospérité durable pour les œuvres chré- « tiennes, avancer l'avènement du règne social de Jésus- « Christ. Aussi mourir pour une telle cause était le digne « couronnement d'une vie qui tout entière y fut consacré ; « c'était le martyre avec sa récompense et ses prérogatives. « Nul plus qu'Augustin de Boisanger n'en était digne, et s'il « est permis de déchirer les voiles qui cachent à nos yeux « mortels la vision béatifique, j'imagine que ce fut grande « fête au ciel, en ce 17 décembre, lorsqu'aux pieds du Sau- « veur accueillirent leur président tous les amis de l'Office « Central déjà couronnés. Quant à sa dépouille mortelle (1), « elle est là, dans quelque tranchée de la Somme, tournée « sans doute vers le ciel où penche miraculeusement, à « moins d'une lieue de distance, la Vierge de Notre-Dame- « de-Brebières veillant nos glorieux morts et tendant l'En- « fant-Dieu aux baisers et aux derniers regards des « mourants (2).

La cantine d'Augustin est revenue à Kerdaoulas, et,

(1) Un an après, décembre 1915, venait encore par Genève l'assurance que la tombe était intacte, la croix avec son inscription bien conservée, dans les premières lignes allemandes à l'ouest d'Ovillers dans la direction de la forêt d'Authuille.

(2) Extrait de l'article de M. Glard (*Bulletin des Syndicats*).

comme il l'avait préparé lui-même le 16 décembre, l'adieu suprême était là pour adoucir la douleur des siens. Là était aussi son dolman, taché du sang des blessés qu'il avait si souvent emportés sur ses épaules, et des mains tremblantes de femmes y épingleraient seules la croix de guerre.

Ces souvenirs de sa vie de soldat sont rentrés sans lui — dans son bureau témoin de sa vie de labeur et de dévouement, témoin aussi ou sanctuaire de ses amitiés, les plus ardentes, les plus généreuses que puisse connaître un cœur d'homme : *Non amici, fratres : non sanguine, corde.* — Plusieurs l'avaient précédé là-haut et les noms d'Henri d'Ormesson (1), d'Amédée de Vincelles (2), d'Alfred de Nanteuil, marquent les étapes de toute sa vie ou plutôt les notes d'une harmonie, car il n'y a qu'unité. Un de ceux qui restent a pu le dire avec vérité : « La mort d'Augustin est digne de sa vie. Elle achève magnifiquement ce vol splendide d'une courbe si pure. Nous savons de quel effort continu il l'a tracé. »

« Jusqu'à la fin, écrivait de la ligne de feu et après avoir lu les détails de sa mort un prêtre (3) qui l'a bien connu, jusqu'à la fin il s'occupera de tout, sauf de lui-même : de ses œuvres sociales, de ses continuateurs, de ses sœurs à consoler, de ses vaillants Bretons à soutenir par sa présence. Oh ! la belle âme et la belle mort ! Comme Notre-Seigneur a dû lui faire bon accueil et avec quelle joie il l'aura fait passer de la communion eucharistique du matin à l'éternelle et ineffable communion béatifique du Ciel ! »

(1) Henri d'Ormesson, petit-neveu de Montalembert, lieutenant d'infanterie, séminariste de Saint-Sulpice, mort à 24 ans en 1899.

(2) Ancien officier de cavalerie, mort en 1912, l'apôtre de l'idée syndicale dans le Finistère.

(3) Le P. Gauthier, S. J., aumônier volontaire, chevalier de la Légion d'honneur, disparu à Verdun.

FRANÇOIS DE LA VILLEMARQUÉ

Lettres et Souvenirs.

1^{er} août 1914, 13 h. Laval. — Mon cher papa, merci bien de votre bonne lettre. Je vous écris de la caserne où nous sommes consignés, attendant l'ordre de mobilisation. On commence d'ailleurs à mobiliser tout doucement, mais l'ordre officiel n'est pas encore arrivé. Le colonel nous a simplement communiqué une dépêche du général en chef, annonçant que la mobilisation serait « vraisemblablement décrétée cet après-midi ».

Tout le monde est calme et travaille dans le calme. L'esprit est excellent. Personnellement, je suis un peu énérvé de cette attente, mais beaucoup moins que je ne l'aurais cru. J'en remercie Dieu et lui demande de me donner le courage et l'énergie dont je pourrai avoir besoin. J'ai pleine confiance que de la lutte, si lutte il y a, la France sortira ressuscitée. Pie X ne l'a-t-il pas dit ?

Ma petite famille est ici, elle va bien. Noëlie est d'un calme admirable. Ils iront au Quengo, dès qu'ils le pourront.

A Dieu, mon cher papa ; je vous demande de bien prier pour nous tous. Prions surtout pour la France.

6 août (à sa femme). — Bon voyage. Bien portant. Bon moral... Priiez... Que Dieu nous garde et vive la France !

7 août. — Nous sommes à 40 kilomètres de la frontière, mais je ne puis dire laquelle. Tout va bien. Mauvais temps... Je ne sais pas du tout ce que nous allons faire. Nous n'avons aucun journal ici. En tout cas, le moral est fort bon. Prie bien pour la France.

12 août (à son père). — Je vous remercie de vos bonnes prières. D'ailleurs mon bataillon a toujours été en réserve jusqu'à présent. Prions pour que cette guerre soit terminée le plus tôt possible à l'honneur de la France et puissions-

nous nous retrouver bientôt : que la volonté de Dieu soit faite en tout cas ! Je vous envoie mon respect, mon cher papa, en vous remerciant de tout ce que vous avez fait pour moi, en vous demandant pardon de toutes les peines et ennuis que je vous ai causés et vous embrasse de tout mon cœur ainsi que mes chères sœurs et Jean et Gwennolé.

13 août (à sa femme). — Je vais toujours bien et ne suis pas trop fatigué. La chaleur est accablante. Nous venons de bivouaquer deux nuits aux avant-postes sur le qui-vive, sans être attaqués. Pour le moment, mon bataillon est reporté en arrière pour se reposer un peu ; nous sommes très bien ici et bien ravitaillés. Ne te tracasse pas à mon sujet, car j'ai pleine confiance. Comme vous devez vous jeter sur les journaux, si vous en avez ! J'attends toujours de tes nouvelles... Unissons nos prières pour que Dieu protège la France et notre famille...

16 août. — Merci de vos bonnes prières. J'ai pleine confiance que nous nous retrouverons sans trop tarder, s'il plaît à Dieu. En tout cas, courage et soumission à sa volonté. Je vais bien. Jusqu'à présent, nous avons souffert de la chaleur, du manque de sommeil, du qui-vive perpétuel, mais nous n'avons pas livré combat. Après quelques jours de lourde chaleur, voici la pluie. Il me semble que, depuis mon départ, je vis comme transporté dans une autre planète. Je pense que, d'ici peu, les opérations vont prendre une tournure décisive...

3 septembre. — Je t'écris confortablement installé dans un compartiment de 1^{re} classe qui nous mène Dieu sait où !... Je me porte à merveille. La Providence m'a visiblement protégé tous ces temps-ci et la Bonne Vierge (dont je porte la médaille attachée par toi) veille sur moi, ainsi que mon bon ange. J'ai pris part à trois combats. Ne te tracasse pas et conserve ton calme... Méfie-toi des fausses nouvelles alarmantes. Je suis bien convaincu du succès final, mais il faut que la France souffre, car elle le mérite.

Nous avons fait quelques longues marches les temps derniers (une de 60 kilomètres). On souffre tant du manque de

sommeil qu'on dort tranquillement sous les obus. Je suis commandant de compagnie et à cheval depuis quelques jours, à une compagnie dont le capitaine a été blessé (1).

5 septembre. — Bois-Colombes. Je crois que, vu le grand nombre de gens qui nous voient ici, nous pouvons dire où nous sommes. Je vais te renseigner sur ce que nous avons fait. Hélas ! nous n'avons pas eu le beau rôle de l'armée d'Alsace. Nous avons été rideau de la Meuse (III^e armée), avec mission de couvrir de ce côté et de retarder l'ennemi. Nous avons débarqué à Verdun, puis, après quelques jours de concentration, nous avons poussé une pointe en Belgique (combat de Virton, 22 août) où nous avons été admirablement reçus. Malheureusement, nous n'avons pu y rester et avons dû, sous les forces infiniment supérieures de l'armée du Kronprinz, nous replier sur la Meuse (combats de Marville et d'Ancreville).

Là encore, on a retardé autant que possible la marche de l'ennemi ; mais, vu sa supériorité numérique, on n'a pu l'empêcher de passer la Meuse. Ce passage d'ailleurs a été fort coûteux et difficile pour les Allemands. Sur les entrefaites, une armée allemande ayant réussi à se glisser entre la Belgique et la Meuse et à marcher sur Compiègne, on nous fait filer à pied à l'est de l'Argonne, puis embarquer sur Paris où nous sommes arrivés hier matin 4 septembre, après 48 heures de chemin de fer. Nous sommes donc destinés à la défense éventuelle du camp retranché de Paris.

Ici, nous sommes reçus à bras ouverts et comme coqs en pâte. Les hommes ont même été trop bien reçus et ont un peu trop bu. C'est amollissant, d'autant plus qu'on a complété nos effectifs au moyen de réservistes du dépôt qui ne sont pas bien épatants. Combien je bénirai Dieu quand cette guerre sera finie et que le lourd fardeau que je porte aura disparu ! Prie bien pour moi, pour que j'aie le courage et l'énergie nécessaires.

J'ai eu le grand bonheur de pouvoir communier ce matin et j'en remercie Dieu. Tu pourras envoyer cette lettre à papa.

(1) Le capitaine de Clerck, tombé à Virton le 22 août 1914.

Je t'ai dit que j'étais commandant de compagnie... Cela a été aussi un dur sacrifice pour moi de quitter mes hommes que je connaissais, pour prendre une compagnie totalement inconnue et très mal encadrée ; car elle a subi beaucoup de pertes. Comme me le disait le capitaine de Berthier (1), il faut se soumettre à la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit. Si on n'était pas croyant, il y aurait des moments épouvantables. Chose terre à terre : j'ai couché dans un lit la nuit dernière, dans une chambre confortable, chez des personnes qui ont maris et frères à l'armée et qui m'ont vraiment reçu comme l'absent.

Je suis naturellement fatigué, mais me repose ici. J'ai la chance d'avoir une simple éraflure : une balle qui m'a effleuré un doigt...

Il y a beaucoup de troupes ici. Beaucoup de parents viennent voir leurs enfants et les femmes leurs maris militaires. C'est un aspect curieux que cette population suburbaine émue par la guerre, mais calme cependant. Il faut espérer dans le succès final ; mais la France mérite d'être punie et éprouvée. C'était bien triste de voir l'exode des populations de l'Est fuyant devant l'envahisseur qui met le feu à tous les villages !...

Au début de septembre, le capitaine de Kermadec écrivait : « J'ai appris que François de la Villemarqué, capitaine depuis quelques jours, est le brave des braves. Ses hommes m'en ont parlé les larmes aux yeux. »

Le 21 septembre, une dépêche annonçait aux siens que François de la Villemarqué était « légèrement blessé. Traitement hôpital Villemain, rue des Récollets. Paris ».

19 septembre (à sa femme). — Ayant main droite indisponible, ne puis pas écrire moi-même. Je serai heureux d'avoir rapidement des nouvelles. Je vais aussi bien que possible. Aucune inquiétude à avoir.

20 septembre. — Je t'écris de la main gauche. Je pense que tu as reçu dépêche et carte postale. Pas d'in-

(1) Tombé à l'attaque du plateau de Nampcel le 15 septembre 1914.

quiétude sur mon sort, car je vais bien : bon appétit et pas de fièvre. J'ai reçu une balle dans le poignet (face interne) qui est sortie par le dessus de la main : aucun dégât grave. J'en ai reçu une autre en pleine poitrine, sur un carnet qui l'a fait dévier de sorte qu'elle m'a fait une simple balafre dans le côté. Je suis ici pour quelques jours encore, en observation : après quoi je serai envoyé dans une annexe de l'hôpital, organisée par la Croix-Rouge. J'ai été blessé à la bataille de l'Aisne, à l'attaque du plateau de Nampcel, à une quinzaine de kilomètres nord-ouest de Soissons. Nous marchions déployés en tirailleurs contre les Allemands terrés dans les tranchées. La 9^e compagnie, commandée par le lieutenant Ferré, était à 100 mètres en avant de moi. Ferré ayant été blessé, mon chef de bataillon m'a dit de le remplacer et de prendre le commandement de la première ligne de tirailleurs. C'est en me portant à mon poste que j'ai reçu mes pruneaux ; tu vois que j'étais aux premières loges. Les Prussiens étaient solidement retranchés et visaient bien : les balles qui me sont arrivées m'étaient bien destinées. J'ai pu m'en aller et un premier pansement m'a été fait en arrière par un de mes hommes. Puis, avec d'autres camarades blessés, nous nous sommes arrêtés dans un village (Moulin-sous-Touvent), où nous nous sommes restaurés. Mais le village étant bombardé, il a fallu le quitter et faire une dizaine de kilomètres sous la pluie et dans l'obscurité pour gagner Attichy, où nous avons trouvé une ambulance divisionnaire. Je te raconterai le reste de vive voix : ce serait trop long.

Copie de la lettre de M. Charles de Fréminville au père de François :

« J'ai été voir François à l'hôpital militaire Villemain. Je l'ai trouvé très bien portant. Nous avons causé pendant deux heures en nous promenant... Le moral est excellent. Il est impossible de raconter avec plus de simplicité les dangers qu'on a courus. On finirait par croire qu'il n'est même pas nécessaire d'avoir de l'énergie pour mener des hommes au feu dans des conditions aussi terribles... »

26 septembre (à son père). — Serai ravi vous voir, si voyage ne doit pas trop vous fatiguer... C'est dur d'être si loin les uns des autres. Il faut se soumettre à la volonté de Dieu.

2 octobre (à sa femme). — Puisque tu veux être renseignée exactement sur mes blessures, voici comment elles sont inscrites sur une feuille d'observations : « 1° Séton antéro-postérieur allant de la face antérieure du poignet droit au dos de la main droite. Lésion du 3^e métacarpien (et lésions noueuses). 2° Plaie des téguments largement ouverte dans la région thoraco-abdominale latérale droite. » — J'ai la radiographie, assez peu nette d'ailleurs, de mon poignet. Je n'ai plus de pansement à la main, car les trous sont cicatrisés, mais je ne puis nullement m'en servir. Le dos de la main est enflé et les articulations fort engourdis. C'est l'index et l'annulaire qui sont le plus touchés. Quant au côté, la blessure est en bonne voie. On m'en a retiré les jours derniers pas mal de petits bouts d'étoffe. La plaie est assez large ; le chirurgien trouve que cela ressemble à un coup de lance.

9 octobre (à son père). — J'espère que votre retour se sera bien passé et que vous aurez pu dormir un peu. Cela a été un grand bonheur pour moi que de vous voir un peu. Je redoutais seulement pour vous la fatigue de ce voyage bien rapide... Avez-vous de récentes nouvelles de Xavier ? Noëlie m'a envoyé hier la copie d'une intéressante lettre de lui... Je vois que la Providence l'a bien protégé, lui aussi...

12 octobre (à sa femme). — Tentative de main droite ! Cela va à peu près, parce qu'il n'y a pas à plier les doigts ; mais je puis à peine appuyer sur mon porte-plume et il me semble que mes doigts sont en bois... La grande distraction ici consiste à épier l'arrivée des « Taube », qui viennent lancer leurs bombes sur les inoffensifs Parisiens. Quelles sales gens !...

24 octobre (à son père). — J'ai reçu votre bonne lettre du 21, qui m'a fait bien plaisir, sauf le manque de nouvelles de Xavier. Mais il ne faut pas trop s'en tracasser, car de

Reims, où il était au repos, les lettres arrivaient forcément bien plus vite, et il avait beaucoup de temps à lui. Quant à Henri de Boisanger, c'est bien pénible de ne rien savoir. La pauvre Marie sera mieux à Kerdaoulas.

Il est certain, comme vous le dites, qu'il faut maintenant un grand esprit de foi et de soumission à la volonté divine. Quand on n'est pas croyant à des époques comme celles-ci, ce doit être terrible...

Les journaux anglais (qui nous sont prêtés ici et dont nous voyons d'ailleurs de larges traductions dans l'*Information*) sont extrêmement optimistes, surtout depuis quelques jours, et aussi bien moins censurés que les français.

27 octobre (à ses sœurs). — C'est ennuyeux que vous n'ayez pas de nouvelles de Xavier, c'est certainement bien pénible de rester ainsi...

On ne voit plus du tout de « Taube » ici, mais beaucoup d'aéros français. Dès qu'on entend un ronflement de moteur, on aperçoit toutes les têtes du quartier qui apparaissent aux fenêtres et regardent en l'air.

28 octobre (à sa femme). — Nous sommes restés fort peu à Bois-Colombes. Arrivés le 4 septembre dans la matinée, nous y avons passé la journée du 5 (où j'ai été appelé au conseil de guerre à Asnières pour défendre un soldat... Débuts comme avocat !); et dès le 6, au matin, nous sommes partis à 5 heures pour Pavillons-sous-Bois. Là nous nous sommes reposés un peu, et à 9 heures, le soir, nous sommes repartis pour marcher toute la nuit et commencer la série des marches forcées qui nous ont amenés à la Marne, puis à l'Aisne. Nous n'avons pris part à la bataille de la Marne que par notre artillerie, qui a canonné les Allemands en retraite. Nous avons beaucoup souffert du manque de sommeil et énormément marché entre Paris et l'Aisne.

Ma plaie au côté se guérit : on m'a mis un petit pansement vaseliné. Le docteur a déclaré que c'était une cicatrisation merveilleuse. Il m'a encore redit que j'avais eu rudement de veine, car un peu plus le foie était atteint et c'est à peu près irrémédiable. Nous faisons toujours les cent pas

dans notre impasse et nous constatons, hélas ! que nous nous fatiguons bien vite et que nous avons grand besoin de nous réentraîner. L'appétit, farouche au début, a aussi bien diminué... A quand notre pèlerinage collectif à Lourdes ? Espérons que ce sera le plus vite possible. Prions beaucoup et ayons confiance. Les nouvelles sont bonnes, mais c'est long...

Quelle belle figure que celle du roi Albert ! Voilà un roi qui doit faire aimer la monarchie.

Laval, 4 novembre (à son père). — Je suis arrivé ici ce matin. Je suis très heureux, car on m'a donné une permission de douze jours pour Rennes. Le bébé se fait attendre ! La Providence arrange sans doute les choses pour le mieux, puisque je vais être là-bas pour le recevoir en ce bas monde, à moins que je ne le trouve en arrivant à Rennes.

...Je n'ai pas encore beaucoup de force dans la main et je suis content d'avoir quelque temps devant moi avant de repartir pour le front. Je sais maintenant que j'ai assisté à la partie la plus dure de la campagne, car voilà un certain temps que mon régiment est assez tranquille.

A Dieu, mon cher papa ; peut-être nous reverrons-nous avant mon départ. Avez-vous des nouvelles de Xavier ?

J'ai vu à Paris mardi Térésa et Marie, qui allaient faire une pénible enquête au sujet d'Henri, sur les lieux mêmes... J'ai été à la messe à Notre-Dame des Victoires et ai mis un cierge pour Xavier. Je suis allé aussi au Sacré-Cœur.

Rennes, 7 novembre. — Le bébé est né mercredi à 2 h. 25. Il a été ondoyé jeudi à Notre-Dame. . J'ai été bien heureux de revoir ma petite famille. Pierrik s'est débrouillé ; Maryelle marche, elle est amusante. Nous avons été, ce matin, à la messe à Saint-Sauveur, Maï, Val et moi... Je suis content de voir mes frères et sœurs. C'est si long d'aller à Quimperlé, j'y avais pensé un moment. A Dieu, mon cher papa ; je vous embrasse bien tendrement et prie pour vous. Il faut être très calme par le temps qui court et vivre au jour le jour, content des bonheurs passagers, sans trop envisager l'avenir...

Laval, 19 novembre. — Les détails que vous me donnez sur Xavier sont plutôt rassurants. Ici un capitaine, qu'on avait cru mort depuis le 22 août, vient de donner de ses nouvelles. Il est prisonnier en Belgique, où il est soigné (1). Il paraît que les prisonniers blessés, en Belgique, n'ont pas le droit d'écrire. J'espère, comme vous, en le 8 décembre. Ça n'avance pas fort, tout au moins de notre côté, car les Russes ont tout de même l'air de battre les Allemands.

Le 8 décembre 1914, François faisait son testament. Le 14 décembre, quelques heures avant son départ, il écrivait à sa femme : « Il faut repousser résolument toute tristesse et te dire que je vais à la place d'honneur : sur le « front », l'air est infiniment plus salubre qu'au dépôt. C'est là qu'est le devoir. »

Chartres, 15 décembre (à son père). — Au moment où samedi je m'apprêtais à aller passer mon dimanche à Rennes, j'ai reçu une note de service m'informant que j'étais désigné pour commander le détachement de renfort que j'ai amené ici. Je suis seul officier, ce qui est un peu mélancolique. J'ai tout de même pu aller à Rennes samedi et ai passé une bonne journée, quoique évidemment voilée de tristesse, avec ma chère Noëlie et mes bébés. C'est une grâce du bon Dieu qui a permis que nous puissions suivre tous deux la procession et prier ensemble pour la France, encore une fois, pour clôturer la neuvaine. Mais quel affreux temps ! C'était vraiment une procession de pénitence. Elle a été très suivie à Rennes...

Noëlie est admirable de calme et de pieux courage et de confiance... J'avais le cœur bien brisé en la quittant : ce retour, de la vie douce et tranquille dans la paix du foyer, à la rude vie de campagne est dur. Il y a un moment cruel à passer. Et pourtant on a comme puissant réconfort la satisfaction du devoir accompli.

(1) Le capitaine de Clerck tombé à Virton. Plus tard, on sut que c'était une erreur de nom. On avait retrouvé en Belgique un blessé portant le nom de Pierre de Clerck, mais ce n'était pas le capitaine de Clerck.

Hargicourt-Pierrepond, 17 décembre. — Suis arrivé à destination. Encore une petite marche pour rejoindre le régiment dans les tranchées.

19 décembre (à sa femme). — Je suis en tranchée de deuxième ligne dans un abri relativement confortable, avec un poêle, des chaises, une table et de la paille pour dormir. Ce soir, nous passons en tranchées de première ligne, où nous devons rester deux jours, puis avoir deux jours de repos dans le village (1) en arrière. Il fait assez beau, mais frais, et les tranchées et boyaux d'accès sont encore bien boueux. Je commande la 6^e compagnie... J'ai retrouvé Mahérault (2), qui va bien ; je lui ai donné le passe-montagne et une pipe. Des aéros français et allemands se promènent. Ça canonne un peu, mais il n'y a pas d'obus pour nous. Il y a un aumônier maintenant spécialement pour le régiment ; j'ai pu hier assister à la messe et communier.

23 décembre (à son père). — Merci de votre bonne lettre écrite lorsque vous ignoriez encore mon retour au front. Je viens de faire cinq jours de tranchées, et nous avons repos aujourd'hui et demain au village. J'en suis d'autant plus enchanté que cela me permettra d'assister à la messe de minuit. La Providence, comme vous le voyez, continue à arranger les choses pour le mieux.

La vie de tranchées, par ce froid et pluvieux mois de décembre, n'est évidemment pas agréable. On patauge dans la boue glissante et les boyaux sont souvent transformés en ruisseaux où l'on enfonce jusqu'au genou.

Tous les mouvements de troupe se font de nuit ; et comme il faut marcher dans des terrains détrempés, remplis de trous d'obus et de vieilles tranchées, on est tout heureux quand on arrive à bon port. L'autre jour, un capitaine est tombé dans les lignes allemandes avec ses hommes ; il n'a pas été aperçu, heureusement.

Nos premières lignes sont à 2 ou 300 mètres des Allemands. Le jour il y a des canonnades intermittentes et le

(1) Le Quesnoy-en-Santerre.

(2) Son ordonnance.

soir des fusillades qui font surtout du bruit. La nuit dernière, le génie est venu poser des fils de fer en avant : besogne délicate, car les coups de maillet attirent l'attention de l'ennemi et ses coups de fusil...

On dort fort peu et surtout le jour ; je me rends compte que cette vie de taupes devient vite déprimante. D'autant plus qu'on ne se voit pas du tout entre camarades, sauf les jours de repos et seulement son bataillon.

Nos hommes sont admirables de résignation, car c'est un dur métier. L'état sanitaire n'est pas mauvais.

C'est bien curieux, cette longue plaine qui s'étend devant nous : de jour, vous n'y voyez rien bouger, tout le mouvement est souterrain. La nuit, avec ses ombres, ramène la vie.

Quelle guerre bizarre et quelle différence avec le début de la campagne ! Les Allemands semblent retranchés d'une façon extrêmement forte et ils seront durs à déloger de leurs tranchées. Espérons que la Providence y aidera.

Nous avons maintenant un aumônier spécial pour le régiment, un Père Jésuite. Quand on est sevré des fortes consolations que donne la Foi, c'est très dur ; mais quand on les a, on supporte bien des choses...

Je vais donc célébrer Noël aux armées ! Cela n'empêchera pas d'être unis par le cœur et de prier les uns pour les autres...

Toujours pas de nouvelles de Xavier, sans doute ? C'est bien pénible. .

J'ai un chef de bataillon agréable. Le capitaine de Kerguézec est toujours là ; il n'a jamais été blessé. Il est décoré et cité à l'ordre...

Je penserai bien à vous demain soir en cette belle fête qu'il est si doux de passer au chaud foyer familial ! J'aurai tout au moins (sauf imprévu) le bonheur de la célébrer religieusement, ce qui est l'essentiel.

... Prions et ayons confiance. Dieu est le maître des événements. Espérons qu'il voudra bien les faire évoluer en notre faveur par un imprévu providentiel.

24 décembre (à sa femme). — Hier et aujourd'hui nous sommes au repos. Cela fait rudement de bien de sortir de ses trous et de pouvoir se nettoyer un peu. Et puis, ce qui est parfait, c'est que je vais pouvoir assister à la messe de minuit. L'église ayant été malheureusement à demi démolie par les obus, la messe sera dite dans une grande salle d'école. Après la messe, vers 2 h. 1/2, nous partirons pour la relève des tranchées. Au moment où je t'écris, on entend le bruit sourd du canon et, dans la salle à côté de celle où je me tiens (le salon du château!), on répète des cantiques pour cette nuit. Cela n'est, en tout cas, pas banal...

Aujourd'hui j'ai fait acheter à ma compagnie du vin blanc, des confitures, des gâteaux et des cigares, comme supplément. Cela les consolera un peu, les pauvres garçons. Dieu veuille que l'année prochaine nous parlions de tout cela comme d'événements lointains, bien lointains...

26 décembre (à sa sœur). — Nous allons déménager demain matin pour une destination inconnue, par voie ferrée probablement... Notre messe de minuit dans la pauvre école a été pieusement suivie et il y a eu beaucoup de communions. On a chanté des cantiques avec accompagnement de piano et de la musique militaire. L'aumônier a prononcé une touchante allocution... J'ai bien prié pour vous tous, pour Xavier spécialement...

Le 29 décembre, une carte datée de Vitry-la-Ville (environs du camp de Châlons) portait ces mots : « Nous avons été transportés ici en chemin de fer. Je ne sais ce que nous allons faire. Je vais bien ; on souffre surtout du manque de sommeil. »

31 décembre (à son père). — Vous ne vous figurez pas la joie que l'on éprouve à recevoir des lettres de ceux qu'on aime : je le sens plus que jamais, surtout maintenant où l'isolement moral a augmenté, les bons camarades du début ayant disparu, hélas ! pour la plupart.

J'aurais dû m'y prendre plus tôt pour faire ma « lettre de bonne année », car elle va vous parvenir en retard ; mais

cela n'a pas grande importance, surtout cette fois où, en dehors du côté religieux, les fêtes n'existent plus...

Néanmoins je suis heureux de l'occasion pour vous redire, mon cher papa, mon respect et ma tendre affection, pour unir mes prières aux vôtres et pour souhaiter que 1915 nous amène, avec l'aide de Dieu, une paix honorable et solide. Puissions-nous nous retrouver tous après cette rude épreuve ; mais si Dieu en décide autrement, acceptons-le courageusement, puisque le ciel est notre vraie patrie !

...C'est bien agréable de se reposer un peu. J'ai une chambre avec un bon feu, un lit propre... Je n'ai guère de soucis que ceux du commandement, qui n'est pas commode avec les cadres que nous avons maintenant.

Décidément, je crois, je suis même sûr de ne pas avoir mon troisième galon pour mes étrennes. Je l'aurais certainement si je n'avais pas été blessé !... Individuellement, cela m'est à peu près égal, mais au point de vue familial, cela m'ennuie. On a fait des nominations à tort et à travers quand j'ai été blessé avec bien d'autres, et maintenant on ne veut plus nommer personne.

1^{er} janvier (à sa femme). — Je vois que nos petiots ont été bien gâtés par le petit Jésus, malgré la tristesse des temps : ils sont à l'âge heureux où les événements extérieurs ne les touchent pas. Tant mieux ; car la gaieté des tout petits empêche les grandes personnes de trop songer...

Le commandant m'a dit ce matin qu'il me proposait pour le grade de capitaine : tout vient tout de même à point à qui sait attendre... Il est arrivé toutes sortes de bonnes choses pour les soldats, « cadeau du ministre de la Guerre » : du champagne, des pommes, des noix, du jambon.

Puisque cela t'intéresse, je suis au 2^e bataillon, commandant Létondot. Le régiment est commandé par le lieutenant-colonel Dubost. Le capitaine de Kerguennec commande le 1^{er} bataillon et le commandant Moriceau le 3^e.

4 janvier (à sa sœur). — Nous sommes toujours ici tranquillement au repos, et ce serait parfait s'il faisait beau ; mais il pleut du matin au soir et on patauge dans la

boue !... Il est vrai que cette boue est de l'eau de rose à côté de celle des tranchées. Cet après-midi, nous avons eu musique : on se croirait aux grandes manœuvres. Je crois même qu'on va faire des exercices pour maintenir les hommes en haleine... en attendant qu'on reçoive, un beau jour ou une belle nuit, l'ordre de partir. Nous faisons maintenant partie de l'armée de Langle de Cary (4^e armée). J'ai été bien peiné d'apprendre la disparition d'Augustin. Est-ce bien exact ? Est-on certain qu'il a été fait prisonnier et qu'il est sain et sauf ? C'est bien pénible pour ses pauvres sœurs qui sont, vraiment, cruellement éprouvées. Ce silence persistant au sujet de Xavier est aussi bien pénible. Je pense souvent à lui...

4 janvier 1915 (à son père). — J'ai écrit ce soir à Valérie, mais vos deux lettres de Noël et du 29, arrivées à l'instant, me font tant de plaisir que j'y réponds tout de suite. Notre aumônier est le P. Dassonville : c'est lui qui dit la messe de minuit dont je vous ai parlé. Vous ai-je dit qu'après cette messe, quand nous avons dû regagner nos tranchées de première ligne, pour relever les camarades, nous avons passé un mauvais moment ? Il gelait assez dur et la nuit était très claire, deux choses ennuyeuses à cause du bruit des pas et de la visibilité. Les Allemands nous ont lancé plusieurs fusées. Nos mitrailleuses ont commencé à tirer et pendant tout le temps que mes deux cents hommes descendaient un par un dans le boyau d'accès, je m'attendais à recevoir une bonne fusillade. Tout s'est bien passé, grâce à Dieu ; mais quand mon dernier homme a été dans la tranchée, j'étais bien content. Les artilleurs ont sonné minuit par un bon nombre de coups de canon, mais la nuit et la journée de Noël ont été calmes... J'étais assez loin relativement du point où Xavier a été fait prisonnier. Nous étions exactement en face d'Andechy (où, le 4 novembre, s'est livré un combat meurtrier sans résultat et où le régiment a beaucoup souffert) et à droite du Quesnoy-en-Santerre que certains régiments du 4^e corps ont conquis après un combat également dur, mais victorieux. Toute cette région, hélas ! est semée de tombes...

6 janvier (à son père). — Je reçois à l'instant votre lettre du 30, qui me rend bien heureux. J'avais confiance que le cher Xavier nous serait conservé. Du moment que sa blessure, quoique grave, n'a pas atteint les organes vitaux, c'est l'essentiel, et il faut espérer qu'il s'en remettra. En tout cas, nous voilà tranquilisés sur son sort et cette cruelle incertitude a pris fin. Je vais bien prier pour lui à la messe demain. Il a dû évidemment souffrir beaucoup... Nous faisons l'exercice comme en garnison, les hommes en ont besoin d'ailleurs après leur long séjour dans les tranchées...

16 janvier (à sa sœur). — ... Je réciterai mon chapelet en me conformant aux intentions pour lesquelles vous récitez chaque dizaine. C'est demain l'anniversaire des apparitions de Pontmain. On prie spécialement dans l'armée à cette occasion. Nous avons fait hier une marche de 20 kilomètres, qui nous a amenés plus au nord, dans un village plus qu'à demi incendié par les Allemands. C'est navrant. L'église est intacte, heureusement, et on y dit la messe. Nous avons reçu hier une peau de bique par officier, don d'une origine inconnue... Tu me tiendras bien au courant au sujet de ce pauvre Augustin.

21 janvier (à son père). — ... Votre lettre reçue hier soir m'a profondément navré au sujet d'Augustin. C'est vraiment terrible, ces deux deuils si cruels qui viennent d'accabler mes pauvres cousines. Je dois dire que j'avais une affection très spéciale mêlée de respect pour Augustin, qui tenait une si grande place dans le pays et à Kerdaoulas et qui était si bon, si dévoué. Il faut un grand esprit de foi dans ces douloureuses circonstances. Quant à notre cher Xavier, réjouissons-nous, puisque, comme on l'a dit, la joie n'est quelquefois qu'une douleur moindre.

Il fait toujours un temps de chien et pour peu que cela continue, la grange où loge ma compagnie va être remplie d'eau. Certes on est mieux ici que dans les tranchées, mais les hommes qui n'ont aucun effet de rechange et des chaussures fort abîmées par l'eau perpétuelle sont vraiment malheureux. Néanmoins le moral est bon et personne ne se plaint...

Avant-hier j'ai assisté à une belle et touchante cérémonie, une messe solennelle de *Requiem* célébrée au quartier général du 4^e corps (dans une basilique, lieu du pèlerinage célèbre dans ce diocèse) pour le repos des soldats tués à l'ennemi. Tous les généraux y assistaient ; le chœur était plein d'officiers et il y avait des délégations de sous-officiers et de soldats de tous les régiments. Il y a eu des chants simples, mais très bien exécutés. L'orgue était tenu par un organiste de Saint-Étienne-du-Mont, actuellement officier d'administration. L'évêque de Châlons a paru un moment.

Nous avons la messe tous les matins et une réunion à 4 heures le soir : cantique, allocution, salut. C'est une grande consolation. Quand on voit toutes les prières qu'on fait pour la France, c'est bien réconfortant ; mais, par contre, on est effrayé de la légèreté de certains Français, habitués des cafés-concerts et music-halls... On comprend que le bon Dieu ne soit pas pressé d'accorder à la France une paix dont elle profiterait pour faire le mal.

24 janvier (à sa femme). — Je reçois à l'instant ta lettre du 19 contenant la bonne lettre si aimable de... Elle est même trop aimable pour moi, car vraiment je ne mérite pas de tels éloges : je n'ai, hélas ! rien fait d'extraordinaire. Quant à la « témérité », je n'en fais pas, mais c'est un bien difficile problème de commander des hommes sans forcément s'exposer plus qu'eux... Faire bien son devoir sans faire d'imprudence, voilà l'idéal ; mais, dans la pratique, que c'est ardu à réaliser ! On ne peut se le figurer... Bonne et consolante journée : ce matin j'ai communiqué à une messe basse, puis à 9 heures j'ai assisté à la grand'messe solennelle. Cela m'a fait plaisir de chanter à pleine voix le *Kyrie* et le *Credo*. L'église était bondée. A 3 heures, il y a eu musique militaire, et à 4 heures, vêpres et salut. Les soldats commencent à chanter avec entrain et la cérémonie de ce soir surtout, terminée par de vigoureux *Ave, ave, ave, Maria*, était vraiment belle dans sa simplicité. Dieu veuille que ce bien soit durable !...

Le moral est très bon ici et tout le monde est gai. Je suis

content de mes chefs de section qui sont gentils et bien élevés... Nous tenons toujours garnison ici : on y est mieux que dans les tranchées, mais cela n'avance guère les choses. L'Italie et la Roumanie vont-elles enfin entrer en ligne ?... Toutes les petites attaques qui se livrent coûtent cher, très cher, et n'amènent pas à grand'chose. Il faudrait trouver le joint et faire la grande trouée, mais voilà le point délicat : le joint n'est pas facile à trouver. Ayons patience et confiance et « A Dieu vat ! ».

31 janvier (à sa femme). — Hier mon commandant, ayant à proposer un commandant de compagnie pour décoration russe (pour bravoure, conduite au feu), m'a proposé. Je suis, en effet, proposé pour capitaine et le colonel m'a dit l'autre jour que ma proposition était en bonne voie ; mais... je suis actuellement tangent à une situation qui n'est pas encore acquise. C'est un état dans lequel il ne fait pas bon être blessé, car on retombe de nouveau dans l'oubli et votre proposition tombe à l'eau (ce qui m'est arrivé en septembre). Tout cela a une grande importance *familiale*. As-tu vu dans les journaux le projet de Croix de guerre ? Comme toujours, les blessés sont oubliés ! Enfin on travaille pour faire la volonté de Dieu et non pour ces récompenses humaines.

13 février (à son père). — Nous avons changé de place, mais nous sommes toujours tranquilles. Nous pensions tous, en quittant nos cantonnements hier matin, prendre la direction des tranchées ; mais non ! Et nous avons eu la chance de passer pieusement ce jour de prières mondiales demandées par le Saint-Père. Le Saint Sacrement a été exposé et, détail touchant, il y a eu de si nombreuses communions, ce matin, qu'un petit fragment d'hostie seulement était resté pour mettre dans l'ostensoir. Il y a beaucoup de bon, en effet, dans le régiment ; mais il y a aussi des soldats (Parisiens souvent) qui ne valent pas cher, à aucun point de vue. Certaines lettres (nous devons les parcourir pour voir s'il n'y a pas d'indiscrétions relatives aux opérations) brillent par le manque d'esprit mili-

taire. Si l'on se figure que tous les hommes sont des saints ou des héros, on se trompe étrangement. La lecture des journaux donne des idées très fausses à ce sujet...

Je suis content, en somme, de ma compagnie, où l'esprit est très bon, ainsi que l'état sanitaire : deux choses importantes.

Suippes, 13 février (à sa femme). — Nous avons quitté nos cantonnements hier matin, pour revenir à la vie dure. Je crois que nous devons être ici pour soutenir une attaque, si besoin est. Nous bivouaquons dans des bois de pins, sous des abris improvisés, ce qui manque de charme vu la saison. Nous sommes arrivés ici par la neige, qui est tombée à gros flocons pendant trois heures au moins. Il a fallu s'installer dans ces bois tout blancs. Aujourd'hui, c'est le dégel et on paçange dans une boue ignoble. Il pleut d'ailleurs. Je t'écris, assis sur ma cantine, dans un abri de 2 mètres sur 3, où nous couchons à trois, mangeons et tenons salon. J'ai été obligé de tendre un morceau de caoutchouc au-dessus de ma tête pour que l'eau ne dégoutte pas sur mon papier. Il y a un peu de paille mouillée et boueuse. On était sûrement mieux dans les tranchées. Mais le moral est bon, ce qui est l'essentiel...

J'ai été proposé pour la Croix de guerre. Cela fait bien des propositions !! J'avoue que c'est le troisième galon qui m'intéresse le plus. Mais ça ne vient pas vite ..

17 février (à sa femme). — Nous avons eu hier une assez dure journée. Quittant nos bivouacs à 13 heures, nous nous sommes portés en avant en réserve pour soutenir une attaque, mais nous n'avons pas été engagés. Vers 9 heures, nous avons quitté nos emplacements pour venir cantonner dans le village où nous sommes. Nous n'avons pu nous reposer qu'à 2 heures du matin ; car, ce village étant encombré de troupes, il a fallu attendre, dans une boue épaisse et par un petit froid fort piquant, qu'on puisse trouver des locaux. Actuellement, nous sommes prêts à partir, attendant les ordres ; mais cela a l'air calme.

L'attaque d'hier a été bien menée et a abouti (voir

communiqué du 16 commençant par « En Champagne »). Prions bien les uns pour les autres...

Cette lettre était la dernière qu'il devait écrire.

.....
Le 22 février paraissait à l'*Officiel* sa promotion au grade de capitaine.

Le 24 février, la femme de François recevait cette carte du P. Dassonville, aumônier du 124^e, datée du 20 février : « Madame, le régiment a eu hier une grosse affaire. Nos pertes sont grandes. On m'assure que le lieutenant de la Villemarqué a reçu une blessure qui paraît avoir une certaine gravité. Je sais, Madame, que votre foi vous rend d'avance soumise à l'accomplissement de la volonté de Dieu ; c'est pourquoi je ne vous cache pas la vérité. La relève est très difficile. Je vous donnerai bientôt des détails complémentaires. Que le Sacré-Cœur vous bénisse, Madame... ».

Une lettre du commandant Létondot, commandant le 124^e après la mort du colonel Dubost, tué lui aussi le 19 février, venait confirmer la triste nouvelle :

« Madame... Votre mari est mort en héros, en brave et en bon chrétien, à côté de moi. Ses dernières paroles ont été pour vous et pour la France. Il était sous mes ordres depuis deux mois et j'avais pour sa belle âme la plus profonde estime. Il a été assisté dans ses derniers moments par l'adjudant Coffin, de sa compagnie, et par le soldat Goëpfer, également de la 6^e compagnie.

« C'est le 19 février que ce drame douloureux s'est accompli. Votre mari a entraîné sa compagnie en avant, sous le feu, avec une bravoure qui a été remarquée par tout le monde, et par moi en particulier. Sans se soucier des balles qui pleuvaient autour de lui, il allait d'un de ses hommes à l'autre pour les encourager. C'est vers 9 heures qu'il a été atteint d'une balle au-dessous du cœur. Il a vécu encore assez pour m'appeler, me dire au revoir et dire : « C'est pour la France ! » Il m'a recommandé de vous écrire... Je voulais soutenir son courage et lui donner l'espoir que

sa blessure n'était pas mortelle, mais d'encouragement il n'avait pas besoin, et il sentait sa fin venir.

« Sa mort a été admirable. Il s'est endormi en paix et sa figure a conservé tout son calme. J'ai fait pieusement rapporter son corps et il sera inhumé dignement. La tombe sera soignée particulièrement et pourra être facilement retrouvée. Il repose en paix à côté de son colonel, tué le même jour... »

Lettre du P. Dassonville au beau-père de François :

« 27 février. — Le lendemain de la bataille, qui nous a coûté plusieurs officiers, dont le colonel, j'étais au poste de commandement au moment où le commandant Létondot dictait le texte des citations. L'émotion lui serrait la gorge pendant qu'il formulait cet éloge que l'*Officiel* publiera certainement. La vie et la mort du capitaine ont été d'un chrétien. Blessé à mort vers 9 heures du matin, il est mort vers 11 heures, après avoir fait au commandant Létondot, qui se porta près de lui, les suprêmes recommandations. Dédaignant les consolations et les bonnes paroles d'espoir, il envisagea généreusement le sacrifice qui s'offrait à lui et le consumma en pleine connaissance. Je pense aux trois petits orphelins dont vous me parlez : qu'ils sachent que leur père a fait une mort héroïque de résignation et de soumission à la volonté de Dieu. *Fiat voluntas tua !* En dehors de cette volonté sainte, il ne voulait rien.

« Le 18, veille du combat, j'avais beaucoup confessé. Passant sur le front des bataillons (2^e et 3^e) qui devaient être engagés les premiers, j'avais donné l'absolution générale. M. de la Villemarqué fut un des derniers que je pus voir en particulier. Il était prêt, bien prêt. Malgré les grosses difficultés de la relève et du transport des blessés et des morts, le commandant avait donné des ordres pour que la dépouille des officiers et des soldats morts fût rapportée au petit cimetière que le 124^e a dû créer au creux d'un vallon, derrière la crête où l'on s'est battu... C'est là, aux environs de Perthes, que bientôt, s'il plaît à Dieu, vous pourrez venir prier... »

Le 5 mars, le commandant Létondot écrivait à la femme de François : « Votre cher et brave mari aura la citation que j'ai demandée pour lui. — Que de fois il m'avait dit qu'il désirait être nommé capitaine pour sa famille !... Dieu l'a exaucé. Sa mort nous a tous émus profondément, car tout le monde l'aimait et l'estimait. Ses enfants auront en lui un bel exemple d'honneur et de désintéressement... »

Lettre de l'adjudant Coffin au père de François :

« 6 mars 1915. — Monsieur, je viens de recevoir la lettre où vous me demandez des détails sur la mort glorieuse de M. le capitaine de la Villemarqué. Depuis le mois de décembre, j'étais sous les ordres de votre fils, qui m'avait fait l'honneur de m'admettre à sa table : j'avais donc appris à le connaître et à l'aimer, et c'est avec une profonde tristesse que je l'ai vu tomber le 19 février...

« ... Lorsqu'il me reconnut, mon cher capitaine me serra fortement la main et me dit : « Ah ! Coffin, je suis bien blessé, « je sens que je vais mourir ; enfin Dieu le veut, et puis c'est « pour la France. » Il fit, en remuant à peine les lèvres, une prière et prononça quelques noms qui étaient le vôtre et ceux de sa famille. Après un petit moment pendant lequel il ne paraissait pas trop souffrir, sa pensée vint à sa compagnie ; et, à plusieurs reprises, il me demanda si le combat continuait et si ses hommes avançaient toujours. Le commandant Létondot étant arrivé près de lui, il l'appela pour lui dire au revoir. Le commandant le remercia et lui dit qu'il était un brave : ce mot parut lui faire plaisir. Mais ses forces s'épuisaient petit à petit et il prononça ces dernières paroles : « Vous direz à ma femme et à mes enfants que ma « dernière pensée a été pour eux... »

Lettre du soldat-infirmier Escoffier, du 124^e :

« 11 mars 1915. — Madame, Revenus en service au poste de secours le plus rapproché du point où tomba si héroïquement le lieutenant de la Villemarqué, nous avons eu la satisfaction de compléter le tertre et d'aménager convenablement le sol sous lequel il repose. Nous pensons que

toutes les indications vous ont été fournies sur l'emplacement de sa sépulture. Nous tenions seulement, par sympathie pour lui, à lui rendre pieusement ces derniers hommages. Nous n'avions aucunement été sous ses ordres et l'un de nous ne lui avait jamais adressé la parole. Mais nous avions éprouvé trop d'admiration pour sa belle tenue et ses sentiments de piété, pour ne pas faire envers lui l'acte suprême de charité que nous avons rendu à son corps et plus encore la prière fraternelle que nous avons adressée à Dieu pour le repos éternel de son âme... »

Lettre du commandant de Kerguennec au père de François :

« 6 mai 1915. — Cher Monsieur, j'avais une bien grande affection pour votre cher fils. Lorsque j'ai appris sa mort, le soir de la bataille du 19 février, je n'ai pu m'empêcher de pleurer... Il m'avait parlé de la mort avec calme et il n'a pas craint de l'affronter sur le champ de bataille en remplissant son devoir de commandant de compagnie en soldat et en chrétien.

« Le 19 février, le régiment avait reçu l'ordre de gagner successivement trois positions occupées par les Allemands. Le 3^e bataillon, qui marchait en tête, avait pu, à la faveur de la nuit, occuper un petit bois sans subir trop de pertes. Le 2^e bataillon, commandé par le commandant Létondot, reçut l'ordre d'appuyer le mouvement pendant le jour. Opération très difficile, le terrain étant complètement battu de flanc par des mitrailleuses allemandes. Déjà quelques sections étaient sorties des tranchées et les hommes avaient été littéralement fauchés. L'ordre est donné au lieutenant de la Villemarqué de se porter en avant avec sa compagnie. Les hommes font un bond, mais, sous la pluie de balles, ils se terrent et avancent difficilement. Votre cher fils, dédaigneux du danger, reste debout ; il va de l'un à l'autre, exhortant ses soldats, les décidant à avancer homme par homme, mais bientôt il tombe frappé d'une balle. Il exprime à l'adjudant Coffin un grand regret de n'avoir pas été nommé capitaine avant de mourir.

« Votre pauvre blessé est mort sans doute à 4 heures du soir, après avoir beaucoup souffert ; car il a dit à l'adjudant Coffin : « Si je n'avais pas la foi, je demanderais que l'on m'achève »... C'est dans un cimetière militaire, devenu fort important après les attaques de septembre 1915, que repose François de la Villemarqué. Ce cimetière, connu sous le nom de « Cimetière de la Maison Forestière », se trouve en plein bois, à l'ouest de Perthes. Il repose entre son colonel et l'adjudant Deslande, un jeune Jésuite qui eut, lui aussi, une mort des plus belles. »

Un dernier hommage à la bravoure de François lui a été rendu par cette citation à l'Ordre de l'Armée :

« Le Général Commandant l'Armée cite à l'Ordre de l'Armée M. le lieutenant HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, du 124^e :

A entraîné sa compagnie en avant malgré un feu très violent de mitrailleuses qui prenaient sa compagnie de flanc. Blessé mortellement, a appelé son chef de bataillon pour lui dire au revoir et a ajouté : « Je sais que je vais mourir, mais c'est pour la France. »

*Le Général Commandant la IV^e armée,
Signé : DE LANGLE DE CARY.*

Extrait du Testament de François.

Au moment de repartir pour faire mon devoir de soldat, je déclare que, par la grande bonté de Dieu, je suis chrétien et que je veux mourir dans la foi catholique, apostolique et romaine. Je repars plein de confiance ; mais, dans l'intérêt même de mon salut éternel, le bon Dieu peut me rappeler à Lui. Je déclare dès à présent que je suis totalement soumis à sa sainte volonté et que j'offre ma mort pour le salut des êtres qui me sont le plus chers dans cette Patrie que je vais défendre...

Je supplie humblement le bon Dieu qu'il m'accorde le courage et l'énergie nécessaires pour accomplir mon devoir et pour bien mourir, s'il le faut !

Je désire qu'on ne soit pas trop attristé de ma mort.

Je m'y suis préparé et j'ai la ferme et humble confiance que le sacrifice de ma vie offert pour la France et le salut des miens pèsera d'un grand poids pour mon éternité...

... Je désire que mes enfants soient élevés à cette saine lumière de l'éternité. Qu'on en fasse avant tout des chrétiens sans peur et parfaitement instruits de leur religion. Qu'on ne néglige rien pour leur instruction et surtout pour leur éducation...

... Je serais heureux que Pierrik apprit bien le breton. C'est bien important au point de vue de l'influence à acquérir dans notre chère Bretagne, dont il faut maintenir à tout prix les vieilles traditions. .

N'oublions pas de célébrer les vieilles fêtes traditionnelles. Que nos enfants gardent de leurs jeunes années de bons et chauds souvenirs : l'arbre et les sabots de Noël, le gâteau des Rois, les œufs de Pâques, les feux de la Saint-Jean...

Que la table de famille soit largement et simplement ouverte aux parents et amis.

Parlons très souvent à nos enfants de la famille, des ancêtres, des parentés...

... Tu sauras inculquer à nos enfants un triple amour : *amour de Dieu*, de la Sainte Vierge et des Saints (de ceux surtout que nous aimions à invoquer tous deux); *amour de la patrie catholique*, cette France traditionnelle de Clovis, de saint Louis, de Jeanne d'Arc, cette terre d'élection choisie par la Vierge de Lourdes; *amour de la grande Patrie*, mais aussi de la petite patrie bretonne; *amour, enfin, du foyer familial*. Une des plus nobles tâches des parents est de faire aimer aux enfants le foyer, les traditions familiales. Il faut que les enfants aiment à retrouver la « maison » et qu'ils gardent un souvenir ému et pieux de leur enfance.

Tu feras comprendre à nos enfants ce que c'est que l'honneur du nom, lourd héritage qu'il faut transmettre intact, sinon accru, à nos descendants...

... Après la vocation religieuse, je crois que l'état militaire, dans la marine ou dans l'armée, vient en second lieu, car il se résume en deux mots : abnégation et sacrifice...

... Je prie de tout cœur le bon Dieu qu'il maintienne toujours une parfaite union dans la famille, spécialement entre nos frères et sœurs. L'union des cœurs doit passer avant tout et les brouilles de famille sont profondément détestables.

Je désire, si on peut ramener mon corps, qu'on le dépose à Saint-David, à côté des miens. Obsèques très simples...

... Je désire que l'on parle souvent de moi, simplement et sans tristesse, dans les causeries familiales, pour que mes enfants ne perdent pas mon souvenir...

... Au moment de partir pour ce redoutable inconnu que représente le champ de bataille, je sens amèrement la tristesse de la séparation. La guerre est certes une épreuve terrible, surtout à cause de la séparation d'avec des êtres chers ..

Puisse Dieu replacer ensuite la France dans le droit chemin et puisse-t-elle reprendre son vieux titre de « Fille aînée de l'Église » !

Je suis doux et pacifique de caractère et peu ambitieux. Mon unique règle d'action, mon principe d'énergie est donc l'idée du devoir, la soumission absolue à la volonté divine. Que ce serait beau une armée catholique ! Quel crime que cet athéisme officiel, dont l'armée, elle aussi, hélas ! a été imprégnée !

Je suis convaincu que la France est un « composé de catholicisme et de monarchie ». Je suis monarchiste par tradition de famille et par raison, grâce aux doctrines de l'« Action Française ». Une France chrétienne, gouvernée par la monarchie catholique : voilà ce que je souhaite à mes enfants de voir..

... J'ai la ferme espérance que notre séparation n'aura qu'un temps et que nous nous retrouverons Là-Haut, où nous serons éternellement heureux.

Dieu avant tout !

Laval, le 8 décembre 1914.

En la fête de l'Immaculée-Conception.

XAVIER - MARIE - PIERRE HERSART DE LA VILLEMARQUÉ

Le jeudi 30 juillet, Xavier écrivait de Vannes, du poste du Polygone :

« MON CHER PAPA,

« J'ai été bien content de vous revoir un peu dimanche, d'autant plus que, vu les événements, nous n'aurons pas de permission d'ici quelque temps. Ici on ne croit pas en général à la guerre, mais on prend des mesures de précaution : tous les permissionnaires, officiers et soldats, ont été rappelés dès lundi... Les hommes envisagent la possibilité d'une guerre avec calme, de façon plutôt gaie. Si faut marcher, on marchera ; pour moi, je me sens prêt »

Le 1^{er} août, son père part pour Vannes, et il apprend la mobilisation en y arrivant. Il trouve Xavier très bien, souriant et calme. Les hommes ont une attitude fière et heureuse, mais les parents versent des larmes

Le 6 août, Xavier, encore à Vannes, écrit : « J'ai pu me confesser et communier, aussi je suis absolument tranquille et j'attends les événements... J'ai beaucoup d'espoir pour nous. »

Le 8 août, il écrit de son wagon à bestiaux, malgré la fatigue :

Angers, au Mans,

« En voyant cette belle France, cela vous encourage à aller là-bas repousser le Prussien qui veut nous la prendre... Nous passons demain matin à Paris, et filons sur Reims et la Belgique. J'ai le ferme espoir de revenir. Priez pour moi Notre-Dame de Pontmain, qui a arrêté les Prussiens en 1870... »

Dans toutes ses lettres, il se préoccupait de son frère François.

Le dimanche 16 août, il souhaitait pour la dernière fois sa fête à sa sœur Maï, et il terminait sa lettre en disant : « Je trouve que cela traîne un peu, mais enfin j'attends tranquillement les événements. *C'est Dieu qui mène tout.* »

Il était le 17 à Pouru-Saint Remy (Ardennes). Il avait perdu son chapelet dans la paille du bivouac.

Le 20 août, il s'écrie : « Enfin les Allemands reculent partout !... Il y a ici une église ; le soir, à 7 heures, on y dit la prière, le chapelet, et il y a une bénédiction. Beaucoup de soldats y assistent, ce qui est très bien. »

Le 27 août : « Hier, deuxième combat. Grâce à Dieu, je n'ai encore rien reçu, quoique je me sois trouvé au plus fort du feu. Nous avançons. »

Le 31 août : « Un peu fatigué par de longues marches. ...Je ne comprends pas très bien notre situation, mais elle ne me paraît pas très brillante... »

Le 5 septembre, il écrivait plus longuement :

« Depuis ma dernière lettre nous avons été tout le temps en marche ou au combat : le jour on se bat bien, la nuit on recule... On ne mange que très mal, quand on peut ; trois nuits de suite sans dormir. Jeudi nous avons marché jusqu'à midi, nous nous sommes battus jusqu'à 7 heures du soir et rebattus de 10 heures à une heure du matin ; puis on a marché de une heure du matin à une heure de l'après-midi. Enfin nous nous éloignons du lieu du combat, et la nuit dernière nous avons eu quatre heures de sommeil.

« A part la fatigue, je vais très bien et les balles m'ont épargné. J'en ai reçu une qui a traversé la visière de mon képi et a dû me raser la figure, mais ne m'a rien fait. Je crois que je peux en remercier la Sainte Vierge ; j'en ai toujours une petite médaille sur mon képi.

« Si je reviens, comme je l'espère, j'irai certainement à Pontmain. »

Le 14 septembre, il remercie son père d'une lettre datée de Sainte-Anne, qui lui a fait grand plaisir, car il a « beaucoup de confiance en sainte Anne ». Il est tout à fait aguerri : « J'ai vu le feu plus de dix fois, et je commence à

ne plus y faire attention; une petite prière avant chaque action, et... en avant !...

« Nous avançons ; et les Alboches reculent au galop. J'ai grand espoir dans le succès final et à brève échéance. J'ai vu hier le 114^e, et j'ai eu des nouvelles d'Henri de Boisanger qui a été blessé peu gravement à une jambe et qui est évacué, il y a de cela huit jours... »

« J'ai reçu ce matin une bien bonne lettre de Marie de Boisanger. Si je ne puis lui répondre tout de suite... dites-lui qu'elle m'a fait bien plaisir, ainsi que la relique de Pie X... »

On voit que Xavier était mal informé au sujet de son cousin Henri, qui est tombé le 8 septembre près de Connastray, frappé en plein cœur.

Dans cette même lettre, il annonçait sa nomination de sergent-fourrier à la compagnie.

Le 20 septembre, une longue lettre nous apprend qu'il a changé de région ; à la suite d'une longue étape, il est à Reims ; il va toujours très bien, mais il est indigné du bombardement de Reims :

« Les Barbares bombardent la ville, et quoique sachant que la cathédrale contenait 900 blessés des leurs, ils l'ont prise comme point de mire. Ils se voient battus et cernés, et, par rage, s'attaquent à tout. Ils reculent tout doucement à cause de leurs positions qui sont merveilleuses ; mais les nouvelles de Berlin sont, d'après eux, très mauvaises, et quant à nous, nous sommes en force... Le centre de la ville n'est plus habité, et les faubourgs où nous logeons sont peuplés d'émigrants... »

« Nous sommes logés depuis ce matin chez des maraîchers, et nous avons trouvé des légumes de toutes sortes, des melons, des fruits. Cela nous change un peu, il y a si longtemps que nous ne mangions que du bœuf en conserve avec notre pain. Entre sergents, nous avons trouvé un poulet pour ce soir ; avec un melon, nous allons faire un repas de roi... »

« Le XI^e corps a été certainement un des plus éprou-

vés (1), d'après ce que j'ai su par des camarades blessés qui ont été évacués et qui sont revenus. Pendant un grand mois nous avons vu le feu presque tous les jours, et il y a des corps qu'on envoie se reposer après huit jours de campagne.

« Enfin nous sommes, je l'espère, près de la fin, et nos efforts seront récompensés. Je voudrais voir l'anéantissement complet de la puissance allemande... J'espère que Dieu me protégera jusque-là et me permettra de jouir du résultat de notre travail... »

C'est sa dernière longue lettre ; il s'y montre bon soldat, bon Français, bon chrétien...

Les jours suivants, il n'écrit plus que de simples cartes.

Le 25 septembre, Augustin de Boisanger écrit à sa sœur qu'il a vu Xavier.

Le 26 septembre, celui-ci confirme cette rencontre et s'en réjouit : « J'ai rencontré avant-hier, écrit-il à son père, sur ma route, justement à une pause, Augustin de Boisanger, sous-lieutenant au 19^e, très bien portant. Cela m'a fait un plaisir bien grand de me retrouver quelques minutes entre parents et de causer un peu de la famille. Il est dans le même corps d'armée que moi, et son régiment est dans les parages du mien... »

Le 1^{er} octobre, il écrit : « Je vais toujours très bien. Depuis quelques jours nous sommes à peu près stationnaires, ce qui nous repose un peu de nos longues marches de la semaine dernière. J'en avais besoin, car je commençais à être fatigué à cause d'une petite blessure au pied (faite par mon soulier), qui me faisait boiter un peu... »

Il fait momentanément les fonctions de sergent-major.

« Les nuits commencent à être froides, et quand il faut passer la nuit au bivouac, ce n'est pas gai ; heureusement, on cherche à nous faire cantonner dans les granges le plus possible maintenant.

(1) Le général Eydoux, commandant le XI^e corps, adresse en effet un ordre du jour de félicitations aux vaillantes troupes placées sous ses ordres.

« Au revoir, mon cher papa. Je vous embrasse de tout cœur, ainsi que tous.

« Votre fils respectueux et affectionné,

« XAVIER. »

J'écris ce dernier adieu, mais il y a une autre carte postale sans date représentant le bourg de Bussy-lès-Daours. Il a souligné le mot *Amiens* imprimé au haut de cette carte. « Je suis toujours bien, dit-il... Nous venons de changer brusquement de région par un trajet de chemin de fer et avons passé de l'Oise à la Somme pour prendre les Boches par derrière.

« Nous sommes toujours en réserve, étant assez loin en arrière de la ligne. D'ailleurs nous avons un besoin énorme de repos et ne pouvons marcher tous les jours. Avant-hier nous avons fait 45 kilomètres, et au départ, le matin, je boitais déjà par suite d'une ampoule qui ne guérissait pas. Je suis arrivé quand même sans excès de fatigue. Passé ce soir-là à Compiègne. Aucune nouvelle de François. Au revoir, mon cher papa... »

Le brave enfant ne se doutait pas que son frère était en ce moment à Paris, blessé, à l'hôpital. C'est le 8 octobre que ces deux dernières cartes arrivèrent à Keransker.

Le 5, pendant que son père visitait François à l'hôpital auxiliaire de la rue de la Jonquière à Paris, Xavier tombait à Mireaumont; c'était le commencement de son martyre.

A partir de ce moment, l'incertitude et l'angoisse règnent à Keransker. Des lettres de l'aumônier du régiment, M. l'abbé Moisan, de soldats, d'officiers, arrivent; toutes concordent : Xavier a été probablement fait prisonnier dans la nuit du 4 au 5 octobre près Mireaumont. Un régiment

le 116^e et le 118^e ont marché; mais ils se sont trouvés en très mauvaise posture, et il a fallu reculer de 2 kilomètres. C'est dans cette retraite de Beaucourt à Hamel que Xavier aurait été blessé et fait prisonnier; on l'espère du moins, on espère qu'il vit.

Mais le silence se fait : aucune lettre de Xavier n'arrive plus à Keransker. Son père, ses sœurs continuent à lui

adresser des lettres, des petits paquets. On est inquiet, Augustin a écrit le 8 octobre qu'il n'a pas vu Xavier, quoiqu'il ait combattu à 600 mètres de son régiment : « Nous étions, disait-il, à 600 mètres sous les mêmes obus. »

L'angoisse se prolonge, mais la blessure de François, sa guérison, son congé font prendre patience et donnent de l'espoir, tandis que la mort d'Henri de Boisanger et les inquiétudes à son sujet augmentent les alarmes de la famille.

De nombreuses démarches sont faites, des lettres adressées à de nombreuses personnes n'aboutissent à aucun résultat.

Le 17 décembre, François, guéri, est reparti au front.

Le 19 décembre, une messe est dite à la Retraite de Quimperlé pour François et Xavier. La famille y communie. C'est l'anniversaire de la naissance de Xavier : il a 21 ans !

Ce jour-là, son père écrit dans son journal :

« Pour vous, choisissez les souffrances ! » Et il poursuit : « Mais lui, le pauvre enfant, s'il vit ? les accepte-t-il d'un cœur débordant de l'amour de Dieu ? Mais vit-il ?... Que la Sainte Vierge le garde et l'assiste à l'heure de sa mort !... »

Enfin, le 30 décembre, Gwennohé arrive en vacances. Ce jour-là, vers 9 heures du matin, Henri de Courville vint à Keransker faire une visite. Une lettre arrive pendant qu'il est là. Nous parlions de Xavier... la lettre était de lui !... Elle était écrite tout entière de sa main :

« Bruxelles, 4 décembre.

« Mon cher papa, je ne sais si ma première carte écrite le 20 novembre et envoyée par l'ambassade d'Espagne, grâce à cette dame qui me visite, est arrivée. Aujourd'hui, heureusement, je peux encore vous écrire par une autre occasion que me procure cette dame... »

« Je suis ici depuis le 8 octobre, avec la jambe droite cassée au milieu de la cuisse et une mauvaise blessure. C'est cette blessure qui est très longue à guérir, car elle suppure beaucoup, et on ne peut plâtrer la jambe avant sa guérison.

« Ici, je suis assez bien soigné, quant à la blessure au moins ; pour le reste, cela laisse à désirer. Je suis couché très à plat avec un poids de 4 kilos me tirant sur la jambe, ce qui n'est pas très agréable, mais on s'y fait.

« Je ne souffre, en somme, que du poids : c'est nerveux et très douloureux parfois.

« Depuis que je suis ici, j'ai eu le bonheur de communier deux fois : une fois d'un prêtre allemand qui me visite régulièrement, l'autre fois d'un prêtre belge qui vient me voir depuis une dizaine de jours.

« Tous les jours je pense à vous, et je prie pour vous et toute la famille.

« Je me dépêche, car cette dame va venir tout à l'heure prendre ma lettre.

« La voilà, justement ; elle me dit que son occasion pour cette lettre est sûre cette fois, ce dont je suis bien content. Mais ce que je voudrais, c'est aussi de vos nouvelles, et je crois que ce n'est guère possible.

« Au revoir, mon cher papa. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous demande d'embrasser pour moi mes frères et sœurs que je voudrais tant revoir.

« Votre fils respectueux et affectionné, « XAVIER. »

Cette lettre fut lue et relue avec des larmes de joie : elle avait été portée par une main amie et mise à la poste à Calais.

La « dame » qui le visitait, M^{lle} Camille Lefèvre, ajoutait un mot à cette lettre, pour dire qu'elle faisait des démarches pour faire transférer Xavier à l'hôpital belge ; elle semblait alors pleine d'espoir.

A partir de ce moment, en janvier, février, mars, M^{lle} Lefèvre, qui est d'un dévouement inlassable pour le cher blessé, adresse de ses nouvelles par tous les moyens possibles. C'est généralement et le plus souvent la Mère Ohrand, religieuse de la Retraite, qui sert d'intermédiaire. Cette bonne religieuse a été à la Retraite de Vannes et a continué à correspondre avec Mai ; elle est en Hollande, à Eusden.

M^{lle} Lefèvre est aussi rassurante qu'elle peut l'être, cependant elle ne cache pas l'état de Xavier ; elle espère le sauver, mais elle est inquiète, et elle continue à faire des démarches pour obtenir sa libération et son transport à l'hôpital royal de Bruxelles.

Le pauvre petit blessé souffre beaucoup, mais il s'efforce de rassurer son père. Il écrit encore, mais rarement, de sa propre main.

Le 15 janvier, il écrit lui-même sur une carte :

« MON CHER PAPA,

« M^{lle} Lefèvre me procure encore une occasion pour vous écrire un petit mot. J'ai reçu le télégramme qui m'a fait un bien grand plaisir et j'attends la lettre qui suit avec impatience. Au moins je sais maintenant que vous êtes tranquille sur mon compte. Je vais bien mieux : l'état général est très bon, je mange bien, je dors aussi bien. La blessure va aussi bien mieux, mais c'est long. Ici les Belges sont très bons pour moi. Il y a cinq ou six dames qui viennent me voir le dimanche et m'apportent un tas de choses.

« Au revoir, mon cher papa. Je vous embrasse bien de tout cœur, ainsi que tous mes frères et sœurs.

« XAVIER. »

Le pauvre enfant, qui avait peur d'émotionner son père, était alors « d'une sensibilité inouïe qui augmentait ses douleurs physiques », écrivait M^{lle} Lefèvre, et elle ajoutait : « Je lui ai glissé vos lettres. Il n'a pas pu les lire pendant que j'étais là : la sentinelle n'a pas quitté la salle pendant toute l'heure et il faut être très prudent (1). »

Quatre jours après, sa visiteuse insistait : « Le pauvre blessé écrit difficilement, la position couchée est fatigante, et de plus, il est d'une sensibilité telle que la moindre émotion augmente ses douleurs. »

Cependant il a écrit lui même encore à son père cette lettre confiée aux bons soins de M^{lle} Lefèvre qui, par M^{lle} Isabelle Clerdent, son amie, une Liégeoise comme elle, la transmet à la Mère Ohrand en Hollande :

(1) Lettre de M^{lle} Lefèvre du 24 janvier.

« Bruxelles, 26 janvier.

« Mon cher papa, mes chères sœurs, je veux vous écrire moi-même un petit mot, malgré mes souffrances, pour vous dire la joie que m'ont causée vos lettres qui me sont arrivées dimanche soir (1). Le matin, j'avais communiqué à toutes nos intentions. Cela m'a fait (ici un mot rayé : il y avait *plaisir*) un bien grand plaisir de vous savoir tous en bonne santé, mais je comptais sur un mot de papa et il n'y avait que les lettres de Maï et de Valérie. Pourtant les 30 francs qu'il m'a envoyés (je suppose que c'est lui) sont bien arrivés en même temps que la lettre. »

La correspondance de ses sœurs, par l'intermédiaire de la Mère Ohrand, avait été beaucoup plus rapide, comme on le voit. Le malheureux enfant ajoutait avec une modération admirable :

« Je souffre toujours beaucoup du pied, bien plus même qu'auparavant. J'espère bien être libéré d'ici peu, on s'en occupe ici. Je serais alors soigné dans un hôpital belge et mieux, je le pense. Ici les soins ne sont pas assez fréquents, ce qui explique le temps que met la blessure à se fermer. On ne me panse plus que tous les trois jours, et ce n'est pas assez. Ma jambe n'est donc pas encore dans le plâtre.

« Je vous dis au revoir, car cet effort me fait trop mal, et je vous embrasse de tout mon cœur en offrant mes respects bien affectueux à papa.

« XAVIER. »

A cette lettre plus tremblée qu'à l'ordinaire, écrite au crayon, M^{lle} Lefèvre ajoutait ces détails :

« Répondant à votre demande, voici comment il a été atteint : Il faisait la défense du village de Beaucourt (près de Bapaume) quand il a dû battre en retraite. Il était tout à la fin du régiment ; et il a été atteint par un éclat d'obus. »

Cela prouve qu'il ne s'était pas hâté de suivre le mouvement de retraite et qu'il s'est trouvé isolé avec sa section.

(1) Il les avait donc reçues le 24 ; il devait vivre encore deux mois. Ce jour-là même, dimanche 24, on recevait de ses nouvelles à Kersker, et on savait que le télégramme du 30 décembre était bien parvenu à Xavier. On était donc en parfaite communion de sentiments et de prières,

D'ailleurs M^{lle} Lefèvre continue, et c'est tout à fait conforme aux autres récits :

« Ses camarades ne l'ont pas vu tomber dans l'obscurité (3 heures du matin). Il a été relevé à 9 heures par des Alsaciens, qui furent bons pour lui, et pansé sommairement par deux de ses camarades prisonniers.

« Le 7, il fut transporté en auto à la gare de Bapaume, d'où il est arrivé ici en chemin de fer le 8 au soir, après un voyage très pénible.

« Il a d'abord été soigné dans une grande salle où se trouvaient trois Français ; l'un est mort, l'autre est parti en Allemagne.

« Actuellement il est dans une petite salle de 8 lits, mais il est seul Français : médecin, infirmiers, malades, tous Allemands. Ce n'est certes pas gai !

« M. l'abbé de Lannoy le visite chaque fois qu'il le peut... »

Le 11 février, les nouvelles ne sont pas meilleures : le pauvre prisonnier « continue à souffrir du pied très violemment parfois ; heureusement, dit sa visiteuse, la confiance ne l'abandonne pas ».

Il écrit lui-même cette carte, qui sera la dernière que sa famille possède :

« Bruxelles, 11 février.

« Mon cher papa, je veux vous écrire encore un petit mot de ma main, malgré mes douleurs qui redoublent au pied. Ma blessure se guérit. J'ai été changé de salle et suis avec les autres Français, ce qui est plus distrayant, mais aussi plus fatigant.

« Je n'ai pas encore reçu le colis annoncé par Maï.

« J'ai appris la mort bien triste, mais bien glorieuse, d'Henri de B... C'est Marie qui me l'a annoncée. Dites-lui que je lui écrirai un peu plus tard ; car cela me fait tant de mal maintenant, que je n'en ai pas le courage.

« Au revoir, mon cher papa.

« Je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que tous.

« Votre fils respectueux,

« XAVIER. »

C'est la dernière fois qu'il nous écrivait de l'hôpital militaire, et il se servait d'une carte postale représentant cet hôpital tenu par les Allemands comme pour nous dire : Voici où j'ai souffert depuis quatre mois !

Le 19, M^{lle} Lefèvre annonce avec joie le transfert de son blessé au Palais Royal. « Inutile de vous dire s'il est heureux du changement ! Il est maintenant certain de guérir et me prie de vous le dire... »

« Il sera bien choyé au Palais, » ajoutait-elle. Et elle terminait ainsi :

« Monsieur Xavier serait heureux d'avoir des nouvelles de son frère François. Demandez-lui de lui écrire. »

Et ce jour-là même, le frère aîné tombait sur le champ de bataille, mortellement blessé d'une balle au-dessous du cœur : c'était pour la Patrie, c'était « pour la France » ! L'âme du héros traversa vite la distance qui le séparait de son jeune frère. « Au ciel est notre vraie patrie ! » avait-il dit à son père. C'est là que les deux âmes trop pures pour le monde devaient se retrouver.

Il semble qu'à partir de ce jour, la conspiration charitable et terrestre qui aboutit à la délivrance de Xavier, arraché aux mains des Allemands et transféré au palais du roi des Belges, va se changer en une autre conspiration céleste des âmes pour délivrer le cher captif des chaînes de la terre et le porter dans le Palais du Roi des Rois.

Il semble que Là-Haut le frère aîné a précipité le dénouement, parce qu'il avait pitié des souffrances du bien-aimé Xavier, pour assurer la réunion de famille dans ce mois de mars, consacré à saint Joseph, dont le 23^e jour allait rappeler une fois de plus le départ pour le ciel de sa sainte grand'mère de la Villemarqué.

Désormais le pauvre blessé, déjà considéré « comme un prisonnier de marque » (1), parce que les dames de la plus haute noblesse s'intéressaient à lui, va être encore plus entouré et choyé.

(1) Lettre de la Mère Ohrand.

La Mère de Courville l'a écrit :

« Il a laissé à Bruxelles un parfum d'édification : il n'y a qu'une voix pour parler de sa piété, de sa foi vive, de son amour de la Sainte Vierge. Tout le monde l'aimait. Quand on en parle, c'est les larmes aux yeux... Il était connu sous le nom du « petit Français », du « petit Breton », de « petit marquis »... , toute la société de Bruxelles le visitait.. »

J'abrège : le calvaire continue, même dans ce Palais royal, au milieu des fleurs que la haute société jette à ce petit martyr de son pays et de sa foi, car il restera ainsi tranquille et comme souriant jusqu'à la mort, sans la voir, sans la craindre, l'espérance au cœur jusqu'au bout.

Mais, le 2 mars, l'état du blessé est considéré comme grave. Xavier reçoit l'extrême-onction dans le calme le plus parfait. l'abbé de Lannoy nous l'a écrit.

Un télégramme est adressé à Keransker ; mais il n'y a personne pour le recevoir. Il est transmis à Rennes, où la famille pleure François avec Noëlie et les petits : Pierre, Marie-Gabrielle et Annie.

Mai et son père prennent aussitôt leurs passeports et partent pour Paris ; le télégramme adressé par le ministre de France à la Haye exprimait le désir de Xavier de voir son père.

A Paris, après de nombreuses démarches toutes plus décourageantes les unes que les autres, après des stations à Notre-Dame des Victoires et au Sacré-Cœur de Montmartre, un nouveau télégramme, de la part du pauvre blessé lui-même, annonce une amélioration et invite à différer le voyage (1).

L'espoir renaît dans nos cœurs, nous retournons à Keransker.

Du 11 au 23 mars, on reçoit encore à Keransker des lettres plutôt rassurantes, et la pensée de tous peut se retourner encore un peu plus vers la tombe de François,

(1) Ce télégramme et les suivants ont été transmis par l'intermédiaire de M. Gaston Raindre, ancien ambassadeur, qui a été pour nous très obligeant dans toutes ces circonstances douloureuses.

dont nous recherchons l'emplacement exact. Cependant, je continue à être préoccupé de Xavier ; l'idée d'aller à Lourdes s'accroît davantage. Le 23 mars, 45^e anniversaire de la mort de ma mère, après une messe dite pour François, à laquelle nous avons communie, je pars le soir pour Lourdes.

Le 24, j'arrive à la grotte des Apparitions à 1 h. 1/4. Après avoir invoqué la Consolatrice des Affligés, je vais adorer le Saint Sacrement au Rosaire. On me fait signe de monter à la basilique ; j'éprouve une fatigue intense ; je monte par les grands escaliers avec mon sac de pèlerin. Mais je suis soulevé : j'arrive au milieu de chants et de prières et je reçois le salut du Saint Sacrement.

C'était l'heure où Xavier rendait sa belle âme à Dieu (1).

Pendant mon absence qui dura six jours, mes enfants avaient reçu une lettre dictée par Xavier à M^{lle} de Villegas, son infirmière au Palais, le 15 mars ; il pensait à tout, accusait réception des lettres reçues en les précisant, des photographies, d'un colis ; il parlait en termes émus de la mort de ses cousins de Boisanger, espérait François au repos et s'en réjouissait ; enfin il adressait un souvenir à tous les cousins au front et aux tranchées. Parlant des soins dont il était entouré à l'hôpital, il disait, le pauvre enfant : « Il y a d'excellents chirurgiens, les meilleurs de Belgique. » Il comptait écrire une autre lettre le 23 mars, puis il terminait :

« Ma blessure se cicatrise très vite, et je ne me ressens pas trop de la fatigue causée par l'opération. J'ai ici de bien bonnes infirmières... Mais quelle joie ce serait d'être soigné par mes sœurs, si la chose était possible ! »

Ce fut son adieu suprême à ses deux sœurs, qu'il aimait tant ! Que ce soit leur consolation.

Il faut citer ici quelques extraits de cette lettre si touchante et si délicate de M^{lle} de Villegas, sur ses derniers moments :

« Nous nous étions toutes tant attachées à lui, car il était

(1) Lettre de M^{lle} de Villegas, datée du 26 mars,

si doux et si patient. Il ne se plaignait jamais et toujours il se trouvait bien, ne se doutant pas de son état, comme vous l'avez vu dans la dernière lettre qu'il a dictée ; il avait alors 40° de température. Aussi le docteur avait-il dit que l'on serait peut-être obligé de l'amputer. Le jour de Saint-Joseph, cela devait se décider. Il a communie le matin, puis a eu un grand frisson suivi de transpirations abondantes, et la température est descendue à 37° ; il se sentait très bien... Malheureusement les frissons l'ont repris vers le soir, jusqu'à trois de suite ; aussi l'opération a-t-elle été décidée pour le lendemain, car il s'affaiblissait et c'était la seule chance de le sauver.

« Nous ne lui avons rien dit, sinon qu'on allait lui faire un pansement sous chloroforme... »

« Tout s'est bien passé ; mais en se réveillant, il a tout de suite connu la réalité. Il s'est écrié : « Ils m'ont coupé la jambe ! Ma jambe ! ma jambe ! » Et deux larmes seulement ont coulé, puis c'était tout : il a été très courageux. L'après-midi il n'a pas souffert et le lendemain il m'a demandé pourquoi on la lui avait coupée ; je lui ai dit qu'il s'agissait de sa vie et lui ai demandé s'il n'était pas trop fâché. Il m'a répondu : « Oh ! non ; pourquoi ? puisqu'il le fallait. J'ai eu un moment d'émotion ; mais maintenant c'est passé. Je devrai changer de carrière ; voilà tout ! » Puis il faisait des projets d'avenir : il se marierait, s'occuperait du Poulgwin, disait qu'il aimait à causer avec les paysans... »

« Le 24 mars, au matin, on a fait son pansement, et après, il a pris avec plaisir une tasse de bouillon et son eau de Lourdes. Pendant qu'il la buvait, je disais les prières que l'on dit aux piscines, à Lourdes. Il répondait ; puis il m'a demandé de les lui écrire, car il ne les connaissait pas. Le docteur est venu vers midi et le trouvait mieux, me disant qu'il pensait bien qu'il en échapperait. Il fallait soutenir le cœur. A 12 h. 1/2, il a eu un frisson, puis a demandé de le frictionner à l'eau-de-vie camphrée et a été pris d'étouffement, demandant d'ouvrir les fenêtres. On a alors tout fait : piqûres d'éther, de caféine, d'huile camphrée ; on lui

a fait respirer de l'oxygène. A 1 h. 1/2, il s'éteignait doucement. Nous n'avons même pas vu son dernier soupir, tant sa fin fut tranquille. »

Voici maintenant ce que nous écrivait M. l'abbé de Lannoy un peu plus tard :

« Que vous dire de votre fils que vous ne sachiez déjà ? Son patriotisme, sa foi, sa confiance en Marie, il les doit pour la plus grande part à l'éducation que vous lui avez donnée et aux traditions profondément chrétiennes de sa famille. Il communiait souvent, chaque fois que je le lui proposais. Quand, au Palais royal, son état s'aggravant, je crus le moment venu de lui parler des derniers sacrements, je redoutais l'émotion que j'allais lui causer ; mais il accueillit immédiatement avec joie cette occasion de renouveler le sacrifice de sa vie et de faire un acte de soumission à la volonté divine. Pendant toute la cérémonie, il ne cessa de prier et son calme ne l'abandonna pas un instant. Il tenait cependant beaucoup à la vie, et il a eu jusqu'au bout l'espoir de guérir ; il ne s'est pas vu mourir, mais cet amour de la vie ne l'avait pas empêché de faire en toute connaissance son sacrifice. Depuis longtemps il avait offert sa vie pour le salut de la France. Il est mort en bon chrétien et en bon Français, et il ne peut y avoir de doute sur son salut éternel. Les derniers mois de sa vie ont dû lui mériter une bien belle récompense. Vous, son père, vous avez le droit d'être fier de lui. Pour moi, je conserverai de ce cher enfant un souvenir très doux, et les heures que j'ai passées près de lui resteront parmi les meilleures de cette terrible année... »

Les obsèques de Xavier furent dignes du « petit Français ». Laissons parler le marquis de Villalobar, ministre d'Espagne à Bruxelles, qui, avec M. le baron de la Rocheterie, n'ont rien épargné pour les rendre nationales.

LEGACION DE ESPANA
EN BELGIQUA

« Bruxelles, le 27 mars 1915.

« A Son Excellence Monsieur Allizé,
ministre de France à La Haye.

« MON CHER COLLÈGUE ET AMI,

« Comme addition à ma dernière lettre sur le triste événement de la mort de M. Xavier Hersart de la Villemarqué, j'ai le devoir de vous informer que son enterrement a eu lieu aujourd'hui, dans un caveau provisoire, afin de pouvoir attendre les décisions de la famille.

« L'absoute a eu lieu au Palais, à 10 heures. Le corps a été conduit après à l'église de Saint-Jacques de Coudenberg, où une messe de *Requiem* a été chantée. De là nous l'avons accompagné... au cimetière de Saint-Josse-ten-Noode. Le service a été présidé par moi, représentant la France, accompagné du baron de la Rocheterie de Man-Attenrode, qui, paraît-il, a des relations de famille (1) avec les Villemarqué, et par le R. P. Barros, de la Compagnie de Jésus, aumônier de la Légation de Sa Majesté. De nombreuses couronnes et gerbes de fleurs ont été déposées sur le cercueil ; le catafalque, à l'église, était recouvert du drapeau français et les hymnes nationaux français et belge ont été joués à l'église.

« Beaucoup de personnes de la colonie française ont accompagné jusqu'au cimetière : il y figurait plusieurs dames ; pas mal de personnes belges de distinction ; entre autres, le prince Ernest de Ligne, les officiers du Palais se sont fait un devoir d'assister à la cérémonie religieuse.

.....

« ... Dans les tristes obligations que j'ai accomplies aujourd'hui, j'ai tâché, autant que les circonstances le permettent, de rendre à votre héros, de la part de la Légation,

(1) D'amitié, à cause de celle qui avait uni Augustin de Boisanger à Henri d'Ormesson, frère de M^{me} de la Rocheterie.

tous les honneurs qui lui sont dus. J'ai mis ma livrée en deuil, et la voiture automobile qui a suivi le convoi portait notre drapeau national.

« ...Veuillez croire... etc.

« Marquis DE VILLALOBAR. »

Je termine ces lignes écrites avec mes larmes, le 6 juillet 1915, et je les offre à mon père pour le centenaire de sa naissance.

P. V.

Ordre du Corps d'armée.

Le Général Commandant le XI^e Corps d'armée cite à l'ordre du Corps d'armée :

« Le sergent-fourrier Xavier HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, du 116^e d'infanterie, 8^e compagnie. A toujours fait preuve d'une bravoure et d'une endurance remarquables. Blessé grièvement dans la nuit du 3 au 4 octobre 1914, est resté aux mains des Allemands. Amputé à Bruxelles, est mort des suites de ses blessures. »

Diocèse de
Quimper & Léon

Document numérisé en 2015

PAUL-MARIE-PIERRE HERSART DE LA VILLEMARQUÉ

31 Janvier 1893 - 28 Février 1915

Après cinq semaines d'attente, c'est le 8 septembre 1914 qu'arriva l'ordre de départ. Paul et son frère étaient envoyés au 106^e régiment d'infanterie, en garnison à Châlons avant la déclaration de guerre, « un de ces beaux régiments de l'Est », comme l'appelait Paul dans ses premières lettres, et auquel les deux frères ont été fiers d'appartenir pendant leur courte vie militaire.

Le dépôt venait d'être transféré à Vitré ; c'est donc là qu'eut lieu la préparation militaire, hâtée par les événements. Dieu l'avait permis, pour que les deux jeunes soldats y trouvasent un foyer affectueux, qui leur donna toutes les douceurs de la vie de famille.

Le 20 décembre 1914, ce fut le départ pour la Woëvre, et peu de jours après, les tranchées. Là, comme dans toute sa vie, Paul n'eut qu'une préoccupation : « faire son devoir, pour Dieu et pour la France !... »

Il écrivait le 26 janvier 1915 :

« Lorsque je suis la nuit en sentinelle, je dis ma prière devant les étoiles du bon Dieu, et le temps passe vite et tranquillement... Maintenant, nous sommes au repos dans un petit village où nous sommes très bien. Hier nous avons pu assister à la grand'messe ; car, par bonheur, c'était dimanche. La coïncidence n'arrive qu'une fois par mois environ. Au point de vue religieux, nous sommes favorisés... Vous pouvez être tranquille ; si nous devons mourir, ce ne sera pas sans les secours de la religion ! — Nous avons été bien émus d'apprendre la mort d'Augustin... Le monde est, hélas ! bien mauvais, et il faut au bon Dieu des victimes pures et saintes, grâce auxquelles la France sera sauvée. »

Paul était trop humble pour penser qu'il serait du nombre de ces victimes rédemptrices ; mais son heure approchait. Le soir du 18 février, il put encore serrer la main à son frère qui venait d'être blessé et qui le quittait pour la première fois, se rendant à l'ambulance : ils ne devaient plus se revoir sur la terre !

Le matin du 19, sa compagnie attaquait : un des derniers camarades qui aient vu Paul et lui aient parlé au front cita plus tard à Théodore le dernier mot qu'il prononça avant de sortir de la tranchée : « Si je meurs, j'aurai fait mon devoir ! »

Blessé à la cuisse gauche par un éclat d'obus, ses pieds gelèrent avant qu'on eût pu le relever et le conduire à l'ambulance. Des camarades le rencontrèrent au poste de secours des Trois-Jurés et à l'hôpital d'évacuation, porté sur un brancard, et si exténué qu'il n'avait pas la force de leur répondre.

Enfin il fut amené à l'hôpital n° 9 de Verdun, où un saint prêtre, une charitable religieuse remplacèrent la famille absente. Pendant cinq jours, son esprit de foi, sa patience édifièrent ceux qui l'entouraient ; il ne se plaignait pas : « il ne s'est jamais plaint... »

Et puis ce fut la fin :

Le blé était mûr, les anges l'ont coupé.

Voici les douloureux mais consolants messages qui apportèrent à Vannes la terrible annonce :

Verdun, le 28 février 1915.

MADAME,

Cette fois, c'est le cœur tout endolori que je prends la même plume qui me servait, l'autre jour, à vous donner des nouvelles de votre cher enfant...

Je descendais à 9 heures, comme je le lui avais promis. Il devait me dicter une seconde lettre et j'arrivais toute joyeuse, car je comptais le trouver lui-même dans une grande joie. De lui-même il avait demandé la communion, et ce matin,

à 6 heures, M. l'abbé Thierry la lui avait portée sans se douter... Personne, personne ne s'en doutait hier, il se disait mieux, ayant bien dormi... presque continuellement depuis deux jours. Quand je passais près de son lit, je souriais, heureuse de le voir si bien reposer. « C'est le sommeil du juste, disais-je à M. l'abbé. Voyez, on dirait un petit enfant. »

Sa piété s'était révélée dès le premier soir. Il avait réclamé un chapelet. « Mettez-le-moi dans la main : je vais tâcher de dormir. » Ses scapulaires (les miens) avaient été reçus avec la même reconnaissance. « N'auriez-vous pas une *Vie des Saints* ? » J'en avais porté une volumineuse, qu'il n'a pas touchée. « Ce sera pour plus tard, quand j'aurai dormi. » — Hier soir : « Je vais recevoir le bon Dieu demain ; comme cela me fera du bien ! (Je vois ses grands yeux briller de joie.) N'auriez-vous pas un livre à me prêter pour suivre ma messe et me préparer ? — Je l'apporterai. Mais il ne faudra pas vous fatiguer. Le bon Dieu sait bien que vous êtes malade. Tâchez de dormir. » Et docilement il posa sa tête sur l'oreiller et ferma les yeux. Le bon petit ! Si vous saviez, Madame, combien il m'était cher déjà ! Je sentais une âme d'élite, un vrai catholique.

Cette nuit, on me dit qu'il a parlé de vous, de « la sœur », de « Charles » (son frère, je suppose), de sa « bonne », de « Valentin ou Fromentin », quelque chose comme cela. Je recueille les moindres paroles pour vous les transmettre, Madame.

Il a reçu la communion dans des sentiments admirables : M. l'abbé vous le dira. Vers 8 h. 1/2, il demanda à son voisin (bon chrétien, lui aussi) de le relever sur ses oreillers pour « voir le soleil ». Dix minutes plus tard, on s'aperçut qu'il est d'une pâleur de marbre. L'infirmier s'approche, averti par un blessé, et il le trouve... Oh ! Madame, ma plume se refuse à écrire ce mot cruel... Il était parti, parti avec les anges du bon Dieu, car « il avait fait son purgatoire », me disait-il mardi soir.

Il est bien heureux ! Mais vous, Madame, combien vous allez souffrir ! Je le sens à ma propre souffrance.

On m'a remis les scapulaires, le chapelet, le petit livre. Je les garde pour vous les remettre pour peu que vous le désiriez. Ce sont des reliques de notre petit martyr. Il me semble qu'il nous regarde, qu'il nous sourit, qu'il voudrait nous dire : « Il ne faut pas être triste : je suis heureux pour toujours. »

Que Notre-Dame des Douleurs vous aide à supporter, Madame, la cruelle épreuve qu'elle a subie elle-même.

Veillez croire, je vous prie, à mes plus religieux et respectueux sentiments de sympathique condoléance.

Mère SAINT-JEAN.

*Extrait d'une Lettre au R. P. de la Villemarqué S. J.,
enseigne de vaisseau.*

Verdun, 28 février 1915.

... Infirmier à l'hôpital n° 9 et faisant fonctions d'aumônier, je m'étais, dès son arrivée ici, attaché à ce cher enfant à l'abord si aimable et au nom particulièrement significatif d'honneur et de religion. J'espérais, après avoir assisté avec joie à l'amélioration de son état, qui n'inspirait à personne d'excessives inquiétudes, me faire de votre jeune frère un ami pour toujours. Le bon Dieu en a disposé autrement, et c'est un intercesseur au ciel qu'il a voulu me donner. Paul est mort ce matin, déconcertant tous les pronostics, mais heureusement préparé, ainsi que je vais vous le dire, à entrer dans son éternité. Quand il nous fut apporté, atteint d'un éclat d'obus à la cuisse à la suite de l'attaque des Éparges, je vins le visiter sur son lit et lui parler de confiance. Je n'avais pas à me contraindre, du reste, pour lui tenir ce langage ; car, quoique ses pieds eussent beaucoup souffert de l'humidité des tranchées, sa guérison ne faisait pour moi aucun doute. Il me demanda de revenir le voir le lendemain. Lorsque je l'abordai pour la seconde fois, il était sur le point de s'endormir, et, cédant à son désir, je ne reparus auprès de lui que le jour suivant. Il dormait alors si profondément que je me serais fait un reproche de le réveiller. Je le quittai donc, comptant le

rejoindre samedi après mes occupations de la journée. Ce fut lui qui me prévint et, par le moyen d'une infirmière, me fit appeler pour m'exprimer son intention d'entendre dimanche la sainte messe. Comme je lui répondais qu'il n'en était pas capable encore, il me pria de lui apporter la communion dès le réveil. Il fit ensuite une bonne confession, qui préludait à la réception fervente qu'il devait faire de la sainte Eucharistie. A 6 heures, je lui renouvelai l'absolution et, sans le savoir, je le munis du viatique suprême. Je me retirai profondément édifié de la foi qu'il fit paraître en cette circonstance. Ma messe terminée, je me rendis à la mairie pour y annoncer un décès qui venait de se produire. Quand je rentrai au bureau, on me tendit une nouvelle feuille semblable à la première, et la tristesse m'envahit lorsque j'y lus le nom de « Paul de la Villemarqué ». Votre frère était mort à l'insu de tout le monde, comme l'écrit aujourd'hui même à Madame votre mère une des religieuses.

... Quant à l'âme de mon petit ami, je ne veux pas qu'elle soit longtemps privée des suffrages que peut-être elle attend ; et j'offrirai demain le saint sacrifice pour abréger son expiation, à supposer que Dieu n'estime pas suffisamment rédemptrices les souffrances endurées depuis des mois par ce martyr du devoir patriotique.

E. THIERRY,
Infirmier, curé dans la Meuse.

Verdun, 9 avril 1915.

CHÈRE MADAME,

Vous dites vrai : le souvenir du cher petit Paul crée entre nous un lien que la distance ne peut briser et votre si bonne lettre vient encore le resserrer. Je la lis, la relis, et mes yeux s'humectent ; et tous les gestes, toutes les paroles du cher petit martyr me reviennent à la pensée. Son âme était si délicate...

Vous me remerciez trop, chère Madame ; le peu que j'ai fait pour soulager votre cher enfant, satisfaire ses pieux désirs, a été payé de tant de satisfaction. L'obliger était un plaisir. On ne rencontre pas tous les jours de si belles âmes...

Son portrait, on n'a pas eu le temps de le faire ici malheureusement ; mais il est gravé, incrusté dans mon cerveau. Quel souvenir embaumé il me laisse ! Madame, je comprends du reste que votre cœur de mère soit brisé, et pourtant je vous félicite. Vous êtes la mère d'un saint. Vous pouvez dire : « J'ai une partie de moi-même en Paradis. » Oui, vous et moi, nous pouvons invoquer le cher petit Paul et croire qu'il veille à nos besoins. C'est un protecteur pour la famille, assurément. Qu'il garde ses frères et vous les ramène sains et saufs après cette horrible guerre. Qu'il soit un bon ange et un modèle pour vos plus jeunes enfants et qu'à vous, chère Madame, il obtienne la force et un peu de consolation.

Mère SAINT-JEAN.

THÉODORE-MARIE-ERNEST HERSART DE LA VILLEMARQUÉ

27 Octobre 1894 - 8 Avril 1916

Jusqu'au 18 février 1915, la vie militaire de Théodore s'est confondue avec celle de son frère. Partis ensemble de la maison maternelle, ayant quitté ensemble le dépôt, ils subirent l'un près de l'autre la rude épreuve de la vie des tranchées, se soutenant mutuellement par leur affection. Théodore écrivait plus tard :

« Les quinze derniers jours avant l'attaque des Épargés avaient été très fatigants ; nous avons pu dormir juste une nuit entière. Le reste du temps, il fallait travailler une partie de la nuit, soit à aider le génie à la pose des fils de fer, soit à porter des clayons au haut de la crête pour couvrir les tranchées. »

Ce récit, écrit pour retracer les souffrances de son frère, montre aussi les fatigues qu'avait supportées Théodore.

« Le lendemain de l'attaque des Épargés, 18 février, étant le soir en tranchées de première ligne, écrivait-il en annonçant sa blessure, nous nous sommes fait canonner furieusement et mitrailler par les Boches, qui avaient peur d'un nouvel assaut. Placé à découvert en sentinelle de petit poste, j'ai reçu ces éclats d'obus (à la main gauche). Ce qui a été dur, c'était de gagner l'ambulance située à cinq kilomètres. »

Et plus tard, de vive voix, il expliquait : « Je ne sais pas comment j'ai pu y arriver. C'est la fièvre qui m'a soutenu. » Il avait la fièvre, en effet, et un début de bronchite depuis plusieurs jours, mais disait énergiquement « qu'on ne se faisait pas porter malade aux tranchées », et « il ne se faisait pas soigner pour ne pas quitter son poste », comme l'écrivait quelque temps après un charitable visiteur. Sa

blessure le força d'entrer à l'hôpital, où il arrivait avec deux doigts cassés et six ou sept éclats d'obus dans la main, dont plusieurs ne purent être extraits.

Mais la souffrance du cœur allait se joindre à toutes les autres : une douzaine de jours après son entrée à l'hôpital de Thierville, il y apprit la mort de Paul ; ce fut un déchirement, mais adouci par la conviction profonde que son frère était au ciel « Si nous pleurons, il est dans l'allégresse, » écrivait-il. Et il ajoutait : « J'ai eu la consolation ce matin d'entendre la messe et de communier. »

Bien peu de temps après, la mort de Xavier lui fut une nouvelle douleur presque aussi vive, car il « le considérait comme un frère ».

A ce moment, Théodore quittait Verdun, et pendant plus de six mois encore, il passa d'hôpital en hôpital, d'abord pour attendre la cicatrisation de ses plaies, puis pour suivre les différents traitements qui devaient rendre à sa main la force et la souplesse qu'elle avait perdues. Partout il sut se rendre utile, se faire aimer et regretter. Un visiteur ami écrivait plus tard : « Que le temps est loin déjà où j'admirais la vaillance avec laquelle il supportait sa blessure en rendant service à tous autour de lui ! » Et encore : « Il m'a donné l'exemple du courage dans la souffrance et de la bonne volonté dans l'action. »

Enfin la permission de sortie d'hôpital le ramena près des siens. Il put, trois fois encore, les revoir presque tous, « repasser tous ses souvenirs », s'agenouiller une dernière fois aux pieds de sainte Anne, et aussi sur la tombe de son père, qui devait si tôt se rouvrir pour lui. Il trouva une grande douceur à aller visiter sa famille, mais un pressentiment le suivait dans ce voyage : « Est-ce que je reviendrai ?... » Déjà, en racontant le premier départ de Vitry, en 1914, il avait ajouté : « Combien en reviendront ? »

Rentré à son dépôt, il fut admis à se présenter au concours des élèves-aspirants. Une aide affectueuse lui rendit plus faciles et plus agréables les études nécessaires pour sa préparation à cet examen, et lui permit de triompher des

difficultés qu'offrait la reprise du travail intellectuel après dix-sept mois de service, de tranchées ou d'hôpital.

A la fin de l'année, il était reçu élève-aspirant... Hélas ! ce fut pour tous une joie !...

On l'envoya à l'École de Joinville. C'était la réalisation d'un de ses rêves, et tout en se préparant « pour les situations qui pourront se présenter au front », il trouvait un grand charme aux bons moments que les jours de sortie lui permettaient de passer à Paris, dont il admirait les monuments avec des parents ou des amis.

Puis, sournoise, inattendue, vint l'heure de la catastrophe. Le matin du 8 avril, les élèves-aspirants faisaient un exercice de lancement de grenades chargées. Le tour de Théodore arriva : après avoir amorcé la grenade qu'il tenait en main, il eut un arrêt « de deux secondes ! » et croyant n'avoir pas frappé assez fort, il frappa de nouveau. Le sergent instructeur, qui savait le terrible danger du moindre retard, se précipita sur lui, pour lui arracher l'engin et le lancer à sa place. Quatre fois déjà, en agissant ainsi, il avait sauvé une vie humaine ! — Mais il était trop tard... La grenade éclata, arrachant la main et brisant la tête de Théodore, et broyant aussi le sous-officier qui avait donné sa vie pour le sauver.

Transporté sans connaissance à l'hôpital de Vincennes, Théodore s'éteignit au cours de l'opération qu'on avait tenté de suite, mais sans espoir.

De tous nos chers martyrs, c'est le seul que nous ayons pu conduire à sa tombe ! Il repose auprès de son père, à la place où il devait ramener Paul après la guerre...

Lui aussi est mort pour servir la France, comme l'écrivait le commandant de l'École de Joinville le jour de son enterrement.

« Joinville-le-Pont, 13 avril 1916.

« MADAME,

« Une émotion bien naturelle m'a empêché de vous dire hier de vive voix notre très douloureuse sympathie et je tiens aujourd'hui à vous apporter par écrit le témoignage

de notre profonde tristesse et l'expression de nos très respectueuses condoléances pour le malheur qui a frappé votre pauvre enfant.

« Le souvenir de votre fils restera vivant dans nos mémoires et dans nos cœurs : nous n'oublierons pas qu'il est mort dans l'accomplissement de son devoir et que c'est à son pays qu'il a donné sa vie.

« Au nom de tous les militaires du centre d'instruction de Joinville, je vous prie, Madame, d'agréer l'assurance de notre très respectueux dévouement.

« H. THALAMAS,

« Chef de bataillon, commandant le centre. »

Citations à l'Ordre de l'Armée et du Corps d'Armée :

Est promu chevalier de la Légion d'honneur :

M. DE BOISANGER (JOSEPH), capitaine d'infanterie. Donne depuis le premier jour des preuves constantes de dévouement, de vigueur et de résistance ; a montré, en diverses occasions critiques, un coup d'œil tactique remarquable et d'une heureuse opportunité ; belle attitude au feu, qui s'est affirmée le 6 novembre, où il a pris part, au premier rang, à une contre-attaque victorieuse.

A l'Ordre du Corps expéditionnaire d'Orient :

1^{er} octobre 1915.

Le capitaine de frégate DE BOISANGER. Directeur des services du port du cap Hellès, a assuré cette lourde et périlleuse tâche dans les moments les plus critiques. Par son activité inlassable, sa bravoure magnifique au cours des bombardements, a su animer toute la plage d'une ardeur pareille à la sienne et réaliser un effort qui a fait l'admiration de tous.

Par arrêté ministériel en date du 12 janvier 1916, a été inscrit au tableau spécial pour le grade d'officier de la Légion d'honneur, pour prendre rang du 10 janvier 1916, M. BRÉART DE BOISANGER (P.- M.- C.), capitaine de frégate, détaché aux bases navales du corps expéditionnaire d'Orient : a montré depuis six mois un absolu mépris du danger en assurant jour et nuit, sous le feu de l'ennemi, le ravitaillement du corps expéditionnaire d'Orient. S'est imposé à l'admiration de tous. (Croix de guerre.)

Citation à l'Ordre de l'Armée :

Le capitaine de frégate BRÉART DE BOISANGER (P.- M.- C.), commandant la 1^{re} escadrille de torpilleurs, officier supérieur qui s'est déjà distingué à plusieurs reprises par sa bravoure et ses qualités de chef.

Projeté à la mer le 18 mars 1916 de la passerelle du bâtiment qu'il montait, celui-ci ayant été torpillé, a donné un bel exemple de courage ; recueilli par une embarcation, il s'est remis à la mer pour laisser sa place à bord à d'autres naufragés, a été rehissé dans l'embarcation par ses hommes, alors que ses forces le trahissaient.

A l'Ordre du Corps d'Armée :

21 octobre 1914.

DE BOISANGER (AUGUSTIN), sous-lieutenant de réserve au 19^e régiment d'infanterie. A fait preuve, dans de nombreuses circonstances, d'un sang-froid et d'une hardiesse remarquables, particulièrement dans les multiples patrouilles des plus délicates qu'il a tenu à diriger lui-même ; a été relever le corps d'un sergent à une faible distance des tranchées allemandes.

Le Général commandant le XI^e corps,
EYDOUX.

A l'Ordre de l'Armée :

3 janvier 1915.

Le lieutenant de réserve BRÉART DE BOISANGER, du 19^e d'infanterie.

A pris le commandement de sa compagnie après que son capitaine a été blessé, et s'est porté à l'assaut en tête du premier peloton de la compagnie pour reprendre le blockhaus d'Ovillers ; est tombé dans la mêlée qui a suivi.

Le Général Commandant la II^e armée,
DE CASTELNAU.

A l'Ordre de l'Armée :

BRÉART DE BOISANGER (HENRI-MARIE), capitaine au 114^e d'infanterie.

Officier très brave et très énergique. Blessé le 24 août, a refusé d'être évacué. Blessé à nouveau le 8 septembre, s'est fait panser et a repris le commandement de sa compagnie, à la tête de laquelle il est glorieusement tombé quelques instants plus tard.

FOCH.

A l'Ordre de l'Armée :

FRANÇOIS HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, lieutenant au 124^e d'infanterie.

A entraîné sa compagnie en avant, malgré un feu très violent de mitrailleuses qui prenait sa compagnie de flanc. Blessé mortellement, a appelé son chef de bataillon pour lui dire au revoir et a ajouté : « Je sais que je vais mourir, mais c'est pour la France. »

Le Général Commandant la IV^e armée,
DE LANGLE DE CARY.

A l'Ordre du Corps d'Armée :

Le sergent-fourrier XAVIER HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, du 116^e d'infanterie, 8^e compagnie.

A toujours fait preuve d'une bravoure et d'une endurance remarquables. Blessé grièvement dans la nuit du 3 au 4 octobre 1914, est resté dans les mains des Allemands. Amputé à Bruxelles, est mort des suites de ses blessures.

Ordre de la Brigade :

L'enseigne de vaisseau HERSART DE LA VILLEMARQUÉ.

Officier de valeur et d'une grande bravoure, le 28 octobre 1916, sous un bombardement violent de l'ouvrage qu'il commandait, a pris avec le plus grand sang-froid toutes les mesures utiles pour empêcher un incendie, allumé par un projectile ennemi, d'atteindre la soute à munitions.

Ordre du Jour : *Porté à l'Ordre de l'Armée* 29 décembre 1916.

Le capitaine de frégate commandant supérieur des Flottilles de l'Adriatique cite à l'Ordre du Jour des Flottilles :

Le capitaine de frégate BRÉART DE BOISANGER, commandant du Casque et de la première escadrille des torpilleurs d'escadre.

Modèle de toutes les vertus militaires, splendide conducteur d'escadrille, a engagé deux fois l'ennemi à bout portant, la nuit du 22 au 23 décembre 1916. Prêt à tous les sacrifices pour l'arrêter, a attaqué avec son seul torpilleur trois torpilleurs ennemis et bien que privé d'une partie de ses moyens d'action les a poursuivis avec acharnement.

Le capitaine de frégate commandant supérieur,
FROCHOT.



THÉODORE HERSART DE LA VILLEMARQUÉ (1815 † 1895)
épouse CLÉMENTINE TARBÉ DES SABLONS (1828 † 1870)

